

FANNY ARNAUD-REYBAUD

Romancière provençale

Fanny Reybaud, que l'on vient de redécouvrir¹, auteur d'une trentaine de romans à succès publiés entre 1830 et 1860, fut considérée comme l'égale, la rivale de George Sand ; des éditeurs ambitieux et renommés se disputaient sa production ; la *Revue des Deux Mondes*, véritable panthéon de la gloire littéraire, a accueilli onze de ses ouvrages ; plusieurs ont été traduits en anglais, en espagnol, en allemand ; des articles critiques très élogieux lui ont été consacrés, aussi bien à l'étranger qu'en France. Comment comprendre, après cela, l'oubli profond qui la submerge dès la fin du XIX^e siècle ? faut-il y voir un simple « purgatoire », un exemple de cette pénitence que subissent semble-t-il, presque tous les écrivains, même les plus grands ? Un regain de popularité est-il plausible ?

En vérité cette bourgeoise méridionale excelle à ressusciter l'environnement dans lequel elle a grandi. Son œuvre peut offrir aux curieux du passé provençal des éléments de réflexion originaux et attachants ; et son style conserve une étonnante séduction.

Hormis quelques articles de dictionnaires (d'ailleurs fort succincts) il n'existe sur elle aucune biographie satisfaisante. Un certain Charles Delanglade, peut-être apparenté au notaire de la famille, a pu consulter des papiers personnels, détruits depuis ; il en a tiré une étude de 50 pages, parue dans les *Cahiers d'Aix* en 1924 ; ce texte, peu rigoureux, fourmille d'erreurs de détails, et multiplie les digressions subjectives ; il reste pourtant utile car il a le mérite d'ouvrir des pistes. A part cela, il ne reste presque rien : quelques lettres aux éditeurs, un faire-part de décès, des brouillons, le tout conservé au musée Arbaud à Aix, dans un mince dossier. Il faut bien se contenter de ce peu.

LA FORMATION

Joséphine Antoinette Henriette Fanny Arnaud est née le 24 frimaire an

1. Les éditions Actes Sud viennent de rééditer un de ses romans, *Mademoiselle de Malepeire*.

XI (15 décembre 1802) à Aix-en-Provence, « dans une tranquille maison de la rue Lacépède », dit Delanglade. Elle était la fille aînée de Jean Henry André Arnaud, officier de santé, et de Thérèse Roure, tous deux issus de bonne bourgeoisie. Les Roure étaient des notables cossus ; ils possédaient des troupeaux de moutons et une usine de mégisserie et lavage de laine, à Puyricard, près d'Aix. Le père de Thérèse (grand-père de Fanny) portait le titre de chirurgien (ou médecin) du Roi et enseignait la médecine à Aix. Au cours de la Révolution, probablement en 1792, il crut sage d'émigrer et passa quelques années à Londres, où il gagna fort bien sa vie en pratiquant des accouchements. Son meilleur élève, Henri André Arnaud, l'avait accompagné jusqu'à Paris, et y était resté pour poursuivre ses études de médecine ; engagé ensuite dans l'armée d'Italie, il avait reçu, au lendemain de Marengo, la médaille militaire et la légion d'honneur. De retour à Aix, il y retrouva le docteur Roure qui le fit nommer chirurgien en chef de l'hôpital d'Aix. En 1801, à 34 ans (il était né en 1767), il épousait Thérèse Roure, la fille de son maître. Sa notoriété, qui fut rapide et brillante, est due à son talent de chirurgien, mais aussi à son dévouement inépuisable, à sa générosité, à sa tolérance. Il ne voulut jamais être l'homme d'un parti. Gendre d'un émigré, il se proclamait libéral, et, sous la Restauration, il s'efforça toujours d'apaiser les conflits. Sa maison était ouverte à tous : il rêvait d'en faire un lieu de réconciliation, elle fut au moins un lieu de rencontre. Sa culture ne se limitait pas à l'art de guérir : fils des Lumières, il était curieux de tout, lisait beaucoup, se passionnait pour la peinture et collectionnait les objets d'art. Cela sans renier les traditions locales : il savait jouer du galoubet, du tambourin, et chantait les vieilles romances provençales. L'Académie d'Aix, créée en 1808, le compte parmi ses fondateurs (ainsi que le docteur Roure), et il en resta l'un des animateurs les plus actifs. Membre du Conseil Municipal durant les années 1820, il fut élu maire par acclamation au moment de la crise de 1830, et il fut assez habile pour éviter toute violence. Mais il n'occupa cette fonction que quelques jours ; il la disait incompatible avec son métier ; peut-être redoutait-il aussi d'avoir à affronter des conflits prolongés. Dès le 9 août une administration provisoire s'installait dans la cité, rendant à ses patients le « bon docteur » Arnaud, qui avait encore grandi dans l'estime de tous.

Il fut moins heureux en ménage. Son union avec Thérèse Roure ne dura que trois ans, au cours desquels naquirent deux enfants : Fanny et Henry. La tradition familiale rapporte que Thérèse supporta mal les absences d'un mari trop absorbé par ses clients et ses activités extérieures. Elle quitta le foyer conjugal pour vivre seule de son côté : exemple d'indépendance assez rare à cette époque et dans ce milieu. Les enfants restèrent chez leur père, rue Lacépède. Fanny ne semble pas avoir beaucoup aimé sa mère ; dans ses lettres elle en parle comme d'un être maussade, au caractère aigri. Est-ce à la maison maternelle qu'elle pense lorsqu'elle fait dire à un de ses personnages que certaines demeures bourgeoises sont « bien plus tristes que le couvent » ? (*Felise*).

C'est au couvent que Fanny fut élevée, ce qui était alors un usage courant

(George Sand, Marie d'Agoult ont fait elles aussi un séjour au couvent). Le docteur Arnaud la confia aux Carmélites d'Aix. Ces pieuses dames s'étaient officiellement sécularisées durant quelques années, pendant la Révolution, mais sans changer leurs habitudes. Fanny passa chez elles peut-être sept ou huit ans ; elle reçut là une empreinte profonde, indélébile, qui marque son œuvre de manière tout à fait originale. Non point une empreinte mystique : la relation intime de l'âme avec Dieu, la méditation métaphysique ne tiennent aucune place dans ses romans, ni probablement dans sa vie. Mais d'autres sillons se sont creusés. Le cloître est très présent dans son œuvre : plusieurs de ses héros, plus ou moins éprouvés par la vie, viennent y chercher refuge. Là s'apaisaient jadis les âmes en crise, en deuil ou en révolte. Le silence, le recueillement, la régularité de la vie quotidienne composaient une ambiance envoûtante, que Fanny ne put oublier. « Je connus ainsi, écrit-elle à la fin de sa vie (dans une lettre à Emile Montégut) les détails de la vie religieuse et les pratiques traditionnelles dont aucun livre ne fait mention ».

En même temps, les sœurs conservaient le culte de l'Ancien régime ; elles en maintenaient les valeurs sociales et morales, aussi bien que les rites et les préjugés. Issues pour la plupart de familles aristocratiques, elles savaient évoquer la vie ancienne des gentilhommières provençales, rapporter des histoires étranges ou édifiantes du temps passé. La Terreur avait persécuté ou épouventé leurs parents et leurs amis, dont elles contaient inlassablement le martyre. Ce retour incessant vers le passé devait inscrire le goût de l'histoire dans l'esprit d'une élève à la fois sensible et réfléchie.

Un autre penchant, plus inattendu, s'est aussi révélé dès sa jeunesse : celui de la botanique. Peut-être lui a-t-on appris, patiemment, jour après jour, à réaliser un bel herbier ? Quoi qu'il en soit l'attention qu'elle accorde aux plantes et aux arbres — formes, couleurs, parfums, à chaque saison — est tout à fait remarquable. Elle décrit à merveille les paysages végétaux : ceux de sa Provence natale bien sûr, et aussi ceux des Antilles qu'elle n'a jamais vus, mais qu'elle compose avec une étonnante sûreté, parce qu'elle en a étudié la flore dans tous les détails.

Est-ce aussi au couvent qu'on lui a appris le bon usage de la langue française, qu'elle manie avec tant d'aisance dès ses premiers textes ? A cette époque on invitait les jeunes filles à tenir un journal, habitude qui visait à assurer à la fois la maîtrise de soi et la maîtrise du style. En tous cas, il est infiniment probable que Fanny s'est accoutumée très tôt à écrire tous les jours, à relever des anecdotes, à décrire des scènes qui la frappaient. Ici l'exercice scolaire se confondait sans doute avec une inclination vive et spontanée.

Son éducation terminée, vers 1818 ou 1819 sans doute, la jeune fille quitte les religieuses et revient chez son père. Le changement d'ambiance était brutal à tous égards : la maison paternelle était devenue le rendez-vous des jeunes libéraux ; on y maudissait les abus de la Terreur blanche et des cours prévôtales, on célébrait les mérites de la Charte constitutionnelle, on commentait passionnément les efforts du duc Decazes en butte à l'hostilité des ultras.

Fanny écoutait le docteur Arnaud et ses amis, elle lisait les mêmes livres qu'eux ; et même si sa modestie l'empêchait de prendre part aux conversations, elle devint vite capable d'en saisir toutes les nuances. Elle fit alors connaissance avec le célèbre président Borelly, avec Charles Giraud, futur conseiller d'Etat, avec un groupe d'étudiants en droit que le docteur aimait beaucoup, Aude, Rouchon, Floret, Peïsse... et surtout Thiers et Mignet. Ces deux derniers devinrent pour elle d'excellents amis ; l'un et l'autre l'ont beaucoup aidée au début de sa carrière littéraire.

Si animé que soit le salon paternel, l'ambiance à Aix demeurait morose. L'ancienne capitale de la Provence se voyait tout à fait déchuë ; elle n'abritait même pas la préfecture des Bouches-du-Rhône, et devait se résigner au rôle modeste de sous-préfecture. Sa noblesse décimée, ruinée, se barricadait dans des hôtels délabrés. Toutes les activités urbaines se réduisaient, s'assouplissaient. Les édiles avaient essayé de ressusciter les fêtes anciennes, la célèbre Fête-Dieu, le Carnaval ; mais tous les efforts se soldaient par des échecs. Les rancœurs, les méfiances empoisonnaient toutes les relations sociales.

Fanny se plaisait davantage aux Aygalades, une propriété marseillaise appartenant à ses tantes ; et plus encore à Marseille même, où vivaient ses oncles Roure. La ville était en plein essor économique. Le commerce maritime, longtemps étouffé par le blocus continental, redémarrait avec éclat, et fécondait une foule d'industries anciennes ou nouvelles. La société tout entière jouissait de cette prospérité. Les réceptions étaient plus mondaines, plus gaies, plus jeunes qu'à Aix et la beauté de Fanny attirait les hommages. Parmi les hôtes des oncles Roure, on comptait de riches négociants, notamment messieurs Fabry et Reybaud, qui rétablissaient leurs relations avec les colonies. M. Reybaud dirigeait une importante usine sucrière. Sa fortune lui avait permis d'acquérir et d'aménager, dans le quartier Saint-Just, une belle propriété nommée Bellevue : c'est là qu'il donnait des fêtes assez brillantes. Ses deux fils, Louis et Charles qui avaient fait de bonnes études secondaires au collège de Juilly, semblaient devoir marcher sur ces traces. Même s'ils n'avaient pas encore beaucoup voyagé, ils ne se privaient pas d'évoquer les horizons lointains et les aventures exotiques. Tous deux, semble-t-il, s'éprient de Fanny. Elle donna sa préférence au cadet, Charles, qui n'avait que deux ans de plus qu'elle. Dès que cette idylle s'ébaucha, la jeune fille fut éloignée : ses parents, par prudence, l'envoyèrent séjourner chez une amie, en Avignon. Ses émois amoureux ne purent l'empêcher de goûter la poésie de cette cité exceptionnelle : la façade hautaine du palais des papes, les venelles étroites qui l'entourent, les vieilles demeures sombres et solennelles, lui ont inspiré par la suite des intrigues compliquées, des décors originaux.

Pendant ce temps les deux familles se mettaient d'accord. « Il y a dans toutes les existences humaines un moment suprême où se décide sans retour leur bonne ou leur mauvaise destinée » écrira plus tard Fanny (dans *Clémentine*). Ce moment approchait pour elle : son mariage avec Charles était décidé, mais elle n'y songeait pas sans angoisse. Dans quelques lettres, que cite Delanglade (sans aucune référence), elle exprime comme une nostalgie de

l'enfance, un regret de l'innocence perdue : « Il y a un charme indéfinissable attaché aux souvenirs qui vous rappellent d'une manière vive les émotions de la première jeunesse. L'on regrette toujours ce temps heureux où l'on se sent bien aise de vivre, où l'on attend, l'on désire le bonheur sans savoir seulement ce qui peut le donner.

« Cet âge n'est pas celui des passions ; la vague espérance d'un bonheur inconnu, une douce exaltation remplissent l'âme sans la tourmenter ».

Elle s'interroge aussi sur elle-même, sur son aptitude à aimer : « Ceux qui sont à portée de m'observer connaissent peu mon caractère et d'après ce qu'ils ont vu ne me croient pas susceptible d'éprouver de l'amour. Ils pensent que je suis froide et fière, et comme ils voient que je n'ai point de coquetterie ils ne me supposent point de sensibilité (...)

« Je crois que peu de femmes, en effet, savent et peuvent aimer comme moi. Chez un assez grand nombre l'amour n'est que le tumulte des sens, l'attrait du plaisir ; chez d'autres c'est la vanité, le caprice de dominer, la fantaisie d'avoir un esclave soumis. Mais moi ce n'est pas ainsi que j'aime, car j'estime que l'amour est ce qu'il y a de plus pur dans les affections humaines ».

Comment atteindre à une parfaite transparence entre deux êtres qui s'aiment ? La fiancée voudrait se donner toute, mais elle exige la réciprocité ; elle voudrait que « non seulement toutes les pensées de celui qu'elle aime soient à elle seule, mais encore toutes ses paroles, tous ses regards, tous ses sourires ». L'idée qu'elle pourrait être trompée la révolte, mais c'est le manque de sincérité qui la choque, plutôt que le manque d'amour : « Le mystère dont on couvre une infidélité, la peine prise à la cacher surtout, m'affligeraient véritablement. Ce que je supporterais le moins serait d'être trompée dans les plus petites choses (...)

Ce n'est point de ma faute si mon extrême penchant à la mélancolie s'unit à une grande défiance envers le sort. Je n'ose point trop me fier à l'avenir ; il me semble qu'il ne me sourit que pour me tromper. Cette malheureuse disposition obscurcit tous mes projets, elle me fait détourner les yeux lorsque je veux soulever le voile qui cache l'avenir ».

Que d'appréhension ! Pourtant elle se marie librement, sa famille ne l'a ni contrariée ni contrainte, elle a *choisi* Charles Reybaud. Mais apparemment ce n'est pas une vive passion qui la pousse vers lui, elle a peur de l'amour. Le lien conjugal, elle préférerait le voir comme un compagnonnage paisible, confiant, raisonnable : « On croit qu'il y a en moi une puissance d'activité qui me rend nécessaires les émotions violentes d'une vie agitée ; il n'en est rien. Un bonheur tranquille, une vie simple me conviennent seuls, car il y a, si l'on peut s'exprimer ainsi, plus de profondeur que d'énergie dans tous mes sentiments ».

Sage petite bourgeoise !

Le mariage eut lieu au printemps de 1822. Le jeune ménage s'établit à Marseille, où Charles, qui avait « fait son droit », ouvrit un cabinet d'avocat.

L'existence s'annonçait agréable et facile. Le théâtre, l'opéra étaient alors à la mode. On vit les Reybaud à la représentation de *la Dame Blanche*, à la création de *Robin des Bois*, événement mondain autant que littéraire. Le 9 mars 1823 naissait leur fils Emile...

En 1825, Fanny demandait et obtenait une séparation (le divorce, institué en 1792, avait été aboli en 1816, au retour de la monarchie). Son union avec Charles n'avait duré que trois ans, son expérience conjugale demeurait aussi éphémère que l'avait été celle de sa mère. Pourquoi ? Il semble que Charles se soit montré excessivement jaloux, en même temps que dissipé. Le succès de Fanny dans les réceptions et les fêtes lui était insupportable. Mais de son côté, il n'avait pu se résigner à « enterrer sa vie de garçon » ; il multipliait les escapades en compagnie de quelques camarades encore célibataires. Sa passion du jeu allait jusqu'à dilapider les ressources du ménage ; il lui arrivait aussi de courir le jupon. Entre les époux, les scènes devinrent bientôt quotidiennes : « Il ne cesse de me prodiguer les paroles les plus injurieuses et les menaces les plus atroces. Au cours d'une soirée particulièrement pénible j'en suis arrivée à lui dire que je ne saurais le craindre tant qu'il y aurait de l'opium entre mes mains et des fenêtres à la maison ».

Désillusionnée, accablée de soucis matériels tout à fait imprévus, Fanny prit énergiquement la décision qui s'imposait. Sa mère, qu'on retrouve auprès d'elle à ce moment dramatique, semble avoir prêché la patience, comme si elle regrettait sa propre détermination, vingt ans auparavant. Mais la toute jeune femme ne faiblit pas. Voici comment elle présente elle-même la scène de la séparation : « Vers les deux heures je suis allée chez Charles. Il m'a dit qu'il était décidé à partir après la vente de son office. Mon seul regret, a-t-il ajouté, c'est de t'avoir rendue si malheureuse. Pardonne-moi et quittons-nous sans haine. Je l'ai assuré que je ne conservais nul ressentiment et que tout ce que je demandais était d'être tranquille et délivrée des cruels soucis que me donnait sa conduite. Je le souhaite de tout mon cœur, a-t-il dit, mais promets-moi de te garder de toute inclination. Cette assurance me donna beaucoup de tranquillité.

« Il m'a dit avec douceur que c'était mon devoir et mon intérêt d'être sage ; il a ajouté quelques conseils, puis s'est mis à pleurer amèrement. Ces larmes m'ont fait un mal affreux. Enfin nous nous sommes quittés vraisemblablement à jamais ».

Charles s'éloigna. C'est sans doute alors seulement qu'il voyagea dans les pays du Levant, et même « jusqu'aux Indes » (si l'on en croit le premier Larousse). Sa jalousie viscérale pesait encore sur Fanny, qui demeurait son épouse aux yeux de la loi : il l'avait placée sous la surveillance de son frère Louis. Excédée de cette inquisition, la jeune femme quitta Marseille et revint auprès de ses parents. Sa rancune à l'égard de sa belle famille et surtout de son beau-père qui n'avait pas su la protéger s'exprime dans son roman *Deux à deux* où l'un des personnages, industriel « vieilli dans sa raffinerie de sucre, entre les couffes de Havane et les barils de mélasse », est tournée en dérision.

LA VOCATION

Cette crise a déclenché la vocation littéraire de Fanny, c'est évident. Le phénomène n'est certes pas exceptionnel au temps du romantisme : George Sand et Marie d'Agoult, mais aussi Louise Colet, Hortense Allard et d'autres sont devenues écrivaines à la suite de déboires conjugaux ou de déceptions sentimentales. Mais les personnalités sont si différentes que les mêmes causes sont bien loin de produire les mêmes effets.

On pourrait certes trouver des points communs entre George Sand et M^{me} Reybaud : mariées la même année, mères d'un fils la même année, malheureuses en ménage et bientôt séparées de leur mari, publiées ensemble dans la *Revue des Deux Mondes*... Mais ce sont là des rencontres accidentelles ; en fait les réactions individuelles divergent totalement. George Sand a puisé dans son expérience un romantisme de révolte ; ses premiers romans défendent passionnément les droits de l'amour contre le mariage, institution « des plus barbares que la société ait ébauchée » (dit-elle dans *Jacques*). Elle affiche ses opinions sans craindre le scandale : pour manifester l'émancipation des femmes, elle porte le pantalon, fume la cigarette, et surtout elle prend un amant, puis un autre. Son talent est directement lié à l'analyse de sa souffrance : Indiana, Valentine sont des jeunes femmes mal mariées, Lelia est déçue par l'amour. Le lyrisme d'un moi déchiré nourrit les intrigues romanesques. Plus tard fusera le désir de promouvoir une femme nouvelle, une société nouvelle. Il en va de même, à quelque chose près, pour Marie d'Agoult et Louise Colet.

Rien de tel chez la discrète Fanny, que n'effleure aucun sentiment de révolte ; elle ne remet rien en cause, et surtout pas le mariage. Elle n'opère aucune transposition littéraire de son expérience intime, et ses héros ne revivent pas son histoire. On ne trouve guère dans toute son œuvre que deux ménages malheureux. Dans *Pierre* (publié en 1836, écrit sans doute plus tôt), une jeune femme angélique subit les affronts et la tyrannie d'un mari mauvais sujet ; mais les rapports entre les époux sont évoqués de manière succincte et superficielle. Seule la scène de rupture, longue et violente, ranime peut-être quelques souvenirs douloureux. C'est la seule revanche que M^{me} Charles Reybaud se soit accordée. Car si, dans *Deux à deux* (1838), elle met encore en scène un couple déchiré, c'est cette fois l'épouse qui a tous les torts : elle suffoque son mari de tendresse jalouse, et multiplie les scandales publics. D'ailleurs ce roman, entièrement consacré aux problèmes de la vie conjugale n'est pas pessimiste : le protagoniste trouve la paix et l'amour avec une seconde épouse, après le suicide de la première. Au diable la passion !...

Certes, le chagrin, la frustration de Fanny ne sont pas niables ; mais elle semble souffrir moins dans son être intime que dans sa personne sociale, moins dans son cœur ou ses sens que dans sa volonté et sa dignité. L'échec de son mariage la laisse sans avenir, sans projet, privée de statut officiel, dans une société qui ignore ou méprise les femmes seules. C'est probablement pour combler ce vide qu'elle a commencé à écrire : en racontant, en inventant des histoires qui ne ressemblaient pas à la sienne, elle échappait à sa déréliction,

elle trouvait un divertissement, elle occupait son temps et ses rêves.

N'écrit pas qui veut, cependant. On ne saurait prétendre que l'écriture fut pour Fanny une simple diversion. Car dès le début on assiste au déferlement d'une imagination foisonnante. La folle du logis n'attendait qu'un prétexte. La blessure subie libère des forces vives : une autre dimension de la personnalité peut alors s'épanouir.

Mais revenons en 1825. Avant de s'avouer écrivain, Fanny allait devoir surmonter quelques obstacles, et surtout vaincre de puissantes inhibitions.

Sa douleur, d'abord intense, brise ses relations avec son entourage et affecte gravement sa santé. Elle écrit à une amie : « Je souffre beaucoup et sans consolation, n'épanchant jamais la peine qui m'accable. Quoique entourée de gens qui m'aiment je suis seule au monde. Personne ne me comprend car je ne veux me faire connaître à personne ; je végète sans but, sans désir, et seulement pour la douleur ».

Et quelques semaines plus tard : « Ma tristesse est toujours excessive ; j'éprouve un découragement que je ne puis dompter. La conversation des gens indifférents m'ennuie à la mort et me fait souhaiter de vivre seule avec moi-même loin de tous les yeux. Il n'y a que mon fils dont la présence ne me fasse point de peine. Il ne peut comprendre mes chagrins ni s'apercevoir de mes larmes. Sa vue et ses caresses me font du bien, mais que de tristes souvenirs il évoque ! ». Tristes souvenirs ! C'est bien pourquoi l'amour maternel ne peut pas consoler les jeunes mères au temps du romantisme.

Durant l'hiver 1825-1826, à la suite d'une folle course dans la neige (si rare à Aix !), elle se met à tousser et crache beaucoup de sang. Son père s'affole, appelle des confrères, décide que la poitrine n'est point lésée, que le mal tient à la mauvaise circulation du sang ; il invente un régime et prépare des remèdes. Mais les symptômes persistent : « Je m'effraye de voir que décidément je ne puis guérir ; pourtant je suis jeune et je dois pouvoir résister longtemps, car mon mal est purement accidentel ; il est le fruit d'un long chagrin et d'émotions violentes trop concentrées. La vraie raison de cela est dans ma vie passée ».

Le grand Laennec eût confirmé cette explication : il croyait à peine à la contagion de ce mal qu'on n'appelait pas encore tuberculose ; il le savait lié à des peines intimes. Les jeunes filles, les jeunes femmes, si vulnérables aux chagrins d'amour en étaient les principales victimes. C'était la maladie spécifique de l'ère romantique. « Ah ! ne pas aimer c'est ne pas vivre » s'écrie d'ailleurs Fanny dans une de ses lettres.

Mais tout nouvel amour lui était interdit. Les dernières paroles de Charles (« il m'a dit avec douceur que c'était mon devoir et mon intérêt d'être sage ») contenaient une menace implicite. Nous ne connaissons pas les termes juridiques de leur séparation. Mais il est sûr qu'une conduite légère, la naissance d'un enfant « adultérin », auraient armé contre Fanny, toute la famille Reybaud. Elle sut demeurer irréprochable — ou du moins sauver parfaitement les apparences. La différence est frappante avec George Sand, Louise Colet,

Hortense Allard et bien d'autres dont les amours ont fait tant de bruit.

La solitude affective, le repos qu'on lui impose pour raison de santé, lui font donc chercher un dérivatif dans l'écriture. Durant l'été de 1826, elle vient faire un long séjour au mas d'Antonelle, aimable gentilhommière, située à environ 10 km d'Aix, et qui appartenait à sa mère. Certaines parties des bâtiments dataient du XII^e siècle, mais le corps d'habitation avait été construit à la fin du XVIII^e, et meublé fort gracieusement. Fanny s'y plaisait beaucoup. Le jour, elle jouait un peu à la fermière si le cœur lui en disait. Mais elle s'était aménagé un bureau où elle pouvait s'isoler, et où elle venait travailler tous les soirs. A un de ses amis elle avoue : « Pendant ces longues soirées je m'occupe toujours à écrire, mais (...) je ne voudrais pas que l'on crût qu'aucun motif d'ambition me guide ; j'ai bien trop d'antipathie pour les femmes qui font des livres ».

Ici surgit une inhibition alors très répandue. Au début du XIX^e siècle, on élevait les filles pour le mariage et la vie familiale, on les détournait fermement d'exercer leurs talents personnels si elles en avaient : il était peu honorable pour une femme de cultiver ses dons avec trop de complaisance, et surtout de les révéler au public. Les femmes artistes, les femmes auteurs étaient suspectes de mœurs trop libres. Rappelons un mot terrible du peintre Etienne Delécluze. Au cours des années 1820, la jeune et belle poétesse Delphine Gay, chaperonnée par sa mère, récitait parfois ses poèmes devant un petit groupe d'amis choisis. Après avoir assisté à une de ces séances, Delécluze écrit dans son journal : « Avec le talent qu'elle a, elle ferait mieux de se déclarer courtisane... ».

Un autre produit essentiel de l'éducation virginale, le moralisme pudibond, risquait aussi de bloquer l'invention romanesque. Fanny censurait chastement ses lectures et ses rêveries : « ... Je ne veux point lire d'ouvrages libres ; s'il m'en est tombé sous la main, je les ai toujours fermés aux premières pages ; je m'en suis fait une sorte de scrupule parce que je pense qu'une femme doit être pure et réservée, non seulement dans ses actes et ses paroles, mais encore dans ses pensées ».

Ainsi la voit-on lutter contre les tentations qui l'assaillent. Elle voudrait rester conforme au modèle qu'on lui a inculqué : « Je suis seulement femme, et je veux toujours l'être dans toute la force du mot. Je veux vivre surtout pour les besoins et les plaisirs du cœur ; ceux de l'esprit ne viennent qu'en seconde ligne ». Et à un autre correspondant elle écrit : « Jamais je ne montrerai à âme qui vive les pages échappées au hasard de ma plume ».

Elle a osé les montrer à un ami, dont les « grands éloges » l'ont aidée à surmonter ses réticences. Il s'agissait de Mignet, l'ami fraternel de Thiers. Au temps où ces jeunes hommes doués étudiaient le droit à Aix, entre 1816 et 1820, le docteur Arnaud les avait encouragés de son mieux, les recevant chez lui, leur prêtant des livres, les présentant à tous les notables. Mignet fils d'un artisan, libéral de conviction, ne pouvait espérer de promotion sociale que par le succès des principes de la Révolution ; mais dans la capitale de la Provence, où les forces sociales et culturelles de l'Ancien régime reprenaient

le pouvoir, où le déclin économique s'aggravait, il s'était vu privé de tout avenir, en dépit de ses brillants succès universitaires. Aussi en 1821, à 25 ans, était-il parti tenter sa chance à Paris. Elle lui avait souri : en quelques mois il avait acquis, d'abord dans le journalisme, une enviable notoriété. Mais surtout il avait écrit une *Histoire de la Révolution française*, dont la publication en 1824 avait été, dit Sainte-Beuve « un immense succès et un événement ». Stendhal affirmait de son côté : « C'est un chef d'œuvre supérieur à tout ce qui a paru depuis 50 ans ». Les deux premières éditions s'étaient épuisées en quelques semaines ; aussitôt traduit en allemand, en anglais, en italien, ce livre magique avait propulsé son auteur au sommet de la gloire. Lorsque Mignet revient à Aix, en 1826, sa famille et ses amis le fêtent comme un héros.

Il est tout naturel que Fanny ait sollicité ses avis. Mais la prudence s'imposait, pour éviter toute compromission, car la beauté de l'illustre historien, d'ailleurs célibataire, était presque aussi célèbre que son talent : « Mignet vient me voir quelquefois, mais, malgré la pureté du sentiment que j'ai pour lui, il ne faut pas que ce soit trop souvent, et simplement comme une connaissance sans trop d'intimité. Nous ne nous voyons jamais en tête à tête ; je mets, en effet, à profit la présence de maman ici pour que les visites qu'il me fait soient pour toutes deux ».

A cette date, le romancier le plus lu des Parisiens, n'était autre que Walter Scott, créateur d'un genre littéraire nouveau, le roman historique ; les jeunes écrivains romantiques se lançaient à qui mieux mieux sur ses traces. Mignet avait rendu compte des œuvres de Walter Scott dans le *Courrier Français* : il put expliquer à l'apprentie romancière que l'histoire constituait une toile de fond idéale pour le roman, car elle permettait de mettre en scène, et de rendre crédibles, des aventures passionnantes, à condition que l'auteur s'informe scrupuleusement. Mignet fit plus : il suggéra sans doute à Fanny de choisir des héros persécutés pour leur foi. Car le cléricalisme des Bourbon restaurés avait ranimé les conflits religieux : la fameuse loi punissant de mort le sacrilège (1825) révoltait les libéraux y compris les plus modérés : Stendhal croyait la France prête à devenir protestante ! La littérature devait exprimer une émotion politique aussi vive. Fanny se mit donc à lire vaillamment *L'histoire des différents cultes* de Dulauze, puis *Le Camisard* de Dinocourt, et sa vocation s'en trouva confirmée. « J'ai lu la première page du Camisard de Dinocourt et je l'ai planté là. En vérité lorsque je me trouve en face de ces plates productions, le démon de l'orgueil me tente et m'encourage à former d'ambitieux projets, projets d'étude s'entend. Il me vient un furieux désir de m'amuser à écrire un roman. J'aurais un plan qui me paraît heureux mais qui exige du travail et quelques recherches. J'ai presque honte de parler ainsi, cela donne un air pédant qui est ce que je crains le plus au monde ».

Le premier roman de M^{me} Charles Reybaud eut pour titre *La Protestante* ou *Les Cévennes au commencement du XVIII^e siècle*. A la fin de 1827, grâce à l'intercession de Mignet et de Thiers le manuscrit est confié à l'éditeur Ponthieu. L'auteur n'ose y croire : « On me fait entrevoir de Paris des choses qui sont bien extraordinaires. Thiers a agi avec une activité inconcevable ;

mon roman est sous presse. J'aurai la moitié du prix de la vente et l'on croit à un succès complet. Si cela arrive, j'avoue que j'en serai bien étonnée, car j'étais fort loin de ces idées quand je commençais d'écrire ».

Hélas ! Tiré à un petit nombre d'exemplaires, le livre n'eut aucun succès. Il commençait par une lourde introduction de 145 pages sur la guerre des Camisards ; l'intrigue, réaliste, montrait assez bien la violence des haines et des combats, la dureté de la vie au « désert », l'emprise puissante d'une « prophétesse »... quinze ans plus tard, devenue célèbre, Fanny essaya de reprendre ce texte sous le titre *Géraldine*, en réduisant l'introduction à quatre pages, en atténuant l'âpreté du récit, au moins au début ; le livre ne fit qu'une carrière médiocre.

Ce demi-échec n'intimida pas la débutante, qui se remit aussitôt au travail. Elle réunit une documentation minutieuse sur la reine Jeanne, sur la peste noire, sur Avignon au temps des papes, et elle produisit un roman médiéval, *Elys de Sault, ou la Cour des papes au XIV^e siècle*, qui parut en 1834, sans faire plus de bruit que le précédent. Fanny fut-elle déçue ? A la fin de sa vie, elle avouait en souriant qu'au temps de sa jeunesse elle avait écrit deux romans historiques dont il valait mieux ne pas parler.

PREMIERS SUCCES

C'est le hasard qui lui fit trouver dans l'actualité le sujet de son troisième ouvrage : une actualité fort exotique, qui cette fois lui attira la faveur du public. Disons d'abord qu'une de ses amies s'était mariée en Espagne. Pour rester proche d'elle Fanny avait appris l'espagnol, et s'était mise à faire quelques traductions. Sur ce pays aussi Mignet pouvait l'informer : il avait donné au *Courrier Français* plusieurs articles sur les insurrections libérales outre Pyrénées ; en outre depuis la révolution de juillet, il avait été envoyé en mission à Madrid pour y défendre la cause de la monarchie constitutionnelle... Mais toute question politique mise à part, le romantisme avait mis l'Espagne à la mode, au même titre que l'Italie et l'Orient : lieu d'évasion et de rêve, mais aussi lieu de violence et de passion depuis les guerres napoléoniennes, elle inspirait de nombreux jeunes écrivains (on sait quel avait été, entre auteurs, le succès du *Théâtre de Clara Gazul* (1825) de Mérimée).

Un événement décisif vint soudain captiver l'imagination de Fanny : sa rencontre avec un réfugié espagnol, Don Juan Lopez y Melendez. Cet officier sévillan avait été poursuivi comme conspirateur lors de l'insurrection libérale de Cadix en 1831. Il avait réussi à quitter l'Espagne par mer, avec quelques compagnons. Mais ces jeunes militaires pris par des Marocains, avaient été forcés de se convertir à l'islam pour sauver leur vie. Pendant plusieurs mois, ils avaient dû partager la vie des Marocains. On les avait conduits de Tanger à Fez, pour être faits soldats du sultan. Juan, devenu Ali, avait mangé le couscous avec les doigts, revêtu la « chilaba » (djellaba) et le turban, visité les zoco (souks) et les hammams, prié à la mosquée, assisté à une noce ; il s'était même fait passer pour médecin afin de gagner de l'argent... Enfin un ami l'aïda à gagner Gibraltar, d'où il réussit à s'embarquer clandestinement pour

Marseille. Dans la cité phocéenne, il fut recueilli par des libéraux français, et par relations, arriva jusqu'à Aix chez M^{me} Charles Reybaud, qui s'émerveilla de l'entendre.

Celle-ci s'empressa de transcrire *Les aventures d'un renégat écrites sous sa dictée*, récit picaresque assez bien enlevé, depuis la fuite haletante dans la nuit andalouse, jusqu'à l'arrivée en France d'un homme épuisé physiquement, humilié de son apostasie, accablé par l'échec des siens. « Ce livre est vrai, dit-elle en introduction ; pas un mot de ce long récit d'aventures qui ne soit l'expression d'un fait réel ; pas un incident qui n'ait encore des témoins vivants (sic) en Espagne... La vérité ici vaut quelque chose : si blasé que soit le public aux douleurs et aux misères des tourmentes politiques, au moins leur doit-il quelque intérêt quand leur lamentable histoire reflète toutes les capricieuses fantaisies du roman, et mériterait de n'être pas vraie tant elle saisit par sa nouveauté ». A côté de l'actualité politique (la persécution des libéraux espagnols) la nouveauté essentielle du texte se situait dans l'évocation des mœurs marocaines. Depuis la prise d'Alger, les Français, qui hésitaient à conquérir l'Algérie, éprouvaient cependant un regain d'intérêt pour l'islam et ses adeptes. Du coup, *Les aventures d'un renégat* séduisirent, au début de 1836, un des éditeurs parisiens les plus en vue, Ladvoct, « libraire de son altesse royale le duc d'Orléans », bien connu de Mignet dont ils avait repris *l'Histoire de la Révolution française*. Ladvoct sut promouvoir le livre et le fit aussitôt traduire en castillan. Cette fois, les lecteurs vinrent en foule. Tant et si bien que la même année 1836, Ladvoct publiait deux autres romans du même auteur, *Pierre*, puis *Le château de Saint Germain*.

La presse parisienne commence alors à parler de la nouvelle romancière en termes élogieux. Le *Constitutionnel*, journal essentiellement économique et qui s'intéressait peu au romans, bouscule le machisme de ses lecteurs : « On a tout prouvé, écrit-il, pour et contre les femmes auteurs. 999 fois, il a été établi d'une part qu'en fait de littérature, elles devraient s'en tenir à celle d'un agenda de ménage, 999 fois, il a été prouvé d'autre part qu'il était injuste de vouer à une sorte d'ilotisme des intelligences qui sont sœurs des nôtres (...) Pendant qu'on disserte savamment sur elles, les femmes ont pris leur parti (...) elles écrivent. Et ce qu'elles écrivent se trouve si mêlé de bon et de mauvais qu'on pourrait croire qu'elles se font aider par les hommes ». Le critique souligne que rien, « ni dans la touche, ni dans la couleur », ne trahit le sexe de l'auteur, qui compose des « scènes vigoureuses », dessine « des lignes hardies et nettes » (31 janvier 1837).

Pourtant les intrigues de ces deux romans étaient passablement extravagantes. Ainsi dans *Le château de Saint Germain*, une descendante de la Laure de Pétrarque, recueillie par le baron de Cadenet, se laisse séduire par un voyageur italien qui n'est autre que Jules Mazarin, le futur cardinal... Ces divagations sont très habilement soutenues par ce que l'on appelle, en littérature de fiction, l'« effet de réel ». Fanny le trouve dans l'histoire. Pour expliquer la présence de Masarin aux abords du Lubéron, elle en fait un envoyé de Richelieu, chargé d'épier le baron de Cadenet, lequel avait servi

la Ligue et s'était attaché à la famille de Montmorency, avec l'espoir de sauver l'autonomie de la Provence. Ce rappel, concis et précis, de l'histoire provençale au seuil du XVII^e siècle donne une sorte d'authenticité à une histoire invraisemblable.

Autre effet de réel, la netteté des descriptions. Voici, par exemple, le portrait du compagnon de voyage de Mazarin : « le chevalier des Gravaux (...) était une façon de nain, lesté, sec comme bois et déjà sur le retour de l'âge. Son œil de hibou luisait sous d'épais sourcils et sa bouche dégarnie souriait jusqu'aux oreilles. Il portait par dessus ses vêtements un vieux manteau vert à collet de panne. Son grison, harnaché comme un cheval, était coiffé pour le moment d'un parchemin roulé en cornette. Une petite valise de cuir rembourrait le dos de la selle ».

Et voici les bords de la Durance un soir de mars 16... : « Le vent sifflait tristement dans les arbres dont il avait séché les bourgeons : il semblait que l'hiver était de retour. (...) Nul bruit ne s'élevait des campagnes endormies : tout se taisait, hormis la rivière dont les flots rapides se brisaient sur les galets et battaient la rive submergée ; çà et là s'étendaient de grandes oseraies dont les rameaux échevelés flottaient sur les eaux ».

La première édition fut épuisée en quelques jours.

L'année suivante (1837) Fanny composa un autre roman, *Deux à deux*, consacré à la vie conjugale (et qui eut peu de succès), puis un recueil de nouvelles intitulé *Espagnoles et Françaises* qui fut très bien accueilli. Comme le titre l'indique, il s'agit de récits divers, composés à partir de chroniques ou de traditions populaires françaises et espagnoles. Aucune unité de temps, de lieu, de sujet. Fanny a sans doute rassemblé là des textes divers écrits peut-être depuis longtemps. Les décors sont toujours remarquablement plantés : par exemple, le récit intitulé *Les deux perles*, commence à Madrid le jour de la fête des Rogations, pendant le règne de la régente Marie Anne d'Autriche. Et l'intensité dramatique se fonde souvent sur un bon « suspense », dirions-nous : par exemple, dans *L'avocat Loubet*, un assassinat est perpétré pendant la nuit de la Saint-Jean, à Aix, au XVII^e siècle.

La *Revue de Paris* (1838, t. 54, p. 127 à 135) consacre à *Espagnoles et Françaises* une analyse longue et flatteuse qui loue « la grâce de l'invention » et « l'élégante sobriété du style ». Le critique remarque que l'auteur « dirige ses efforts vers l'abondance et la rapidité du récit, plutôt que vers l'épanchement et l'analyse » ; qu'elle échappe donc à l'influence du « roman anglais », pour rester du côté des conteurs. Choix heureux, dit encore le critique : « L'allure vive du conte sied mieux sans contredit à l'auteur d'*Espagnoles et Françaises* que les développements de l'analyse ». Le *Constitutionnel* (11 mai 1838), très élogieux aussi, cite in extenso l'une des nouvelles.

Le dernier roman publié par Fanny chez Ladvoat, en 1839, a pour titre *Mézélie*. La *Revue de Paris* n'hésite pas à le placer « au premier rang parmi les meilleures productions littéraires de notre époque ». Cette fois, le critique accorde à l'auteur l'art d'analyser les sentiments avec beaucoup de « charme »,

et de savoir rester femme sans rien perdre de son énergie. C'est l'histoire d'une épouse abandonnée, madame d'Effanges, qui accepte d'abord pour elle et ses deux filles l'hospitalité de vieilles cousines célibataires d'Avignon (ce premier épisode serait digne du meilleur Balzac...). Ayant ensuite appris que son mari est au Mexique, madame d'Effanges part le rejoindre avec ses enfants, mais meurt à l'arrivée. Les orphelines, dont l'aînée est Mézèlie, vivent ensuite des romans d'amour compliqués avec de riches propriétaires cubains. Avec le Mexique et Cuba, Fanny ouvre les Caraïbes aux lecteurs français. C'est là une veine exotique originale, que les écrivains romantiques n'ont guère explorée.

« Ces îles » avaient intéressé la métropole au temps de leur plus grande prospérité, c'est-à-dire à la fin du XVIII^e siècle, Paul et Virginie en témoignent. Mais depuis lors, les troubles révolutionnaires, les révoltes d'esclaves, les conflits coloniaux entre les puissances européennes, avaient rendu ces régions lointaines plutôt inquiétantes, et la littérature les délaissait. Cependant la curiosité de Fanny avait été éveillée par ceux de ses parents et amis marseillais qui entretenaient des relations commerciales actives avec les Caraïbes. Sa quête perpétuelle de décors nouveaux et d'anecdotes peu banales, sa passion de la lecture aussi, l'ont conduite d'abord vers les récits de voyage, ensuite, on le verra, vers les chroniques des XVII^e et XVIII^e siècles. Elle trouve aux Antilles, notamment, une inspiration nouvelle et rare qui lui valut quelques-uns de ses succès les plus brillants.

La même année Fanny est attelée à une traduction des chroniques de Castille, et à une biographie du roi don Pedro le Cruel : œuvres qui ne paraîtront pas. Une brouille survient entre la romancière et son éditeur, qui paie les droits d'auteur de manière fantaisiste. Leur collaboration cesse pour toujours.

Fanny doit assurément à l'habileté de Ladvoeat la rapidité et l'éclat de ses premiers succès. Elle lui doit aussi, au moins en partie la forme de ses œuvres de jeunesse : romans ou nouvelles racontant des aventures plus ou moins rocambolesques, à rebondissements multiples, dont l'action, toujours arbitraire, ne doit rien aux caractères des héros, mais tout à des événements imprévisibles et à l'imagination déchaînée de l'écrivain. *Elys de Sault* est une jeune comtadine, confidente de la reine Jeanne, qui se laisse aimer par un andalou musulman venu incognito à Avignon, et qui, après maintes péripéties, l'épouse et le suit à Grenade, sans renier le christianisme. *Pierre*, fils d'un pêcheur marseillais s'éprend d'une belle et vertueuse bourgeoise, Savinie, mais ne peut l'approcher parce qu'elle est mariée, fort mal d'ailleurs ; il part donc jusqu'à Manille, où il est aimé par une Espagnole, où il accompagne un médecin au cours d'une épidémie de choléra... Nous savons par des lettres que l'éditeur est bien le responsable de ces complications : la première partie de *Pierre* qui se déroule à Marseille et à Paris, formait un tout cohérent ; mais Ladvoeat trouve le récit trop court et demande des suppléments ; alors l'auteur annonce qu'elle a trouvé des notes « extrêmement curieuses » sur les Philippines et qu'elle va s'en servir. De même, dans *Le château de Saint*

Germain, dans *Mézélie*, les péripéties se multiplient, de plus en plus mouvementées et les héros, ou plus souvent les héroïnes, sont placés dans des situations impossibles.

Ces sortes d'histoires, romanesques à souhait, réjouissaient les abonnés des cabinets de lecture. On les publiait en plusieurs volumes de petit format, avec de grandes marges et des lignes espacées pour pouvoir soutirer au lecteur le plus d'argent possible, que le livre soit acheté ou loué. L'ère du roman-feuilleton approche, la sensibilité du public est préparée à l'accueillir ; on sait qu'il va s'épanouir dans la presse bon marché (*Le Siècle* de Dutacq, *La Presse* d'Emile de Girardin), au tournant des années 1830 et 1840. En dépit de leur caractère feuilletonnesque, les œuvres de Fanny ne paraîtront pas sous cette forme (à l'exception d'*Hélène*, publié en 1849 dans le *National*).

Un problème se pose à propos de ses premiers romans, c'est celui de sa signature. *La Protestante* est signée M^{me} Charles Reybaud. Il est probable qu'à cette date (1827), Fanny indique naïvement son nom d'épouse, puisqu'elle était toujours mariée. La famille Reybaud émit-elle des protestations ? Toujours est-il qu'*Elys de Sault* a pour auteur Fr. d'Antonelle. Choix curieux : tout le monde connaissait en Provence la mauvaise réputation du marquis d'Antonelle, contemporain du marquis de Sade et presque aussi célèbre que lui pour des raisons analogues... En outre un rédacteur de la *Revue de Paris* signe d'Antonelle. Aussi *Pierre* est-il signé « Hippolyte Arnaud ». Pourquoi Hippolyte ? Mystère. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'au XIX^e siècle les femmes-auteurs, qui se savent suspectes pour des raisons déjà dites, sont très nombreuses à se cacher sous des pseudonymes masculins : Auroro Dudevant signe George Sand et Marie d'Agoult, Daniel Stern. Les romans suivants sont attribués à H. Arnaud, jusqu'en 1846. Mais parfois la véritable identité de l'auteur (selon l'état civil) est mentionnée aussi en petits caractères et entre parenthèses : H. Arnaud (M^{me} Charles Reybaud)... Un article très fouillé de Roger Bellet (dans *Femmes de lettres au XIX^e siècle* 1982) analyse l'importance du pseudonyme pour les femmes écrivains de cette époque, sans toutefois pouvoir préciser des règles de comportement. Chaque cas est particulier, mais tous révèlent la difficulté pour une femme du XIX^e siècle, de passer de la vie privée à une forme quelconque de vie publique.

Pour Fanny, le masque du pseudonyme fut toutefois levé par le critique du *Constitutionnel* qui présenta *Espagnoles et Françaises* en 1838. Ce n'est ni par hasard, ni par indiscretion. A cette époque, Charles Reybaud était gérant du *Constitutionnel*, et il s'était rapproché de sa femme. Une lettre de sa main, datée de novembre 1836, et adressée à Ladvoat, montre que l'époux a pris en main les intérêts de l'épouse : il propose un mode de règlement pour des droits d'auteur en retard. L'année suivante la coopération du couple se confirme : Fanny écrit à Ladvoat que « Monsieur Reybaud » lui a promis un bon article dans *Le Constitutionnel*, et qu'elle en espère un autre dans *La Presse* (créée comme on sait en juillet 1836), où Granier de Cassagnac, ami de Charles, accepte de présenter en bloc toutes ses œuvres déjà parues ; en échange *L'histoire des classes ouvrières* de Granier de Cassagnac fera l'objet

d'un article favorable dans *Le Constitutionnel*. Lequel des deux époux a pris l'initiative de renouer ? Nous n'en savons rien. Fanny, toujours mariée, ne pouvait sans doute disposer de ses gains qu'avec l'autorisation de son mari : ainsi le voulait le Code Napoléon.

Charles s'était peu à peu « rangé », comme on dit. Au cours de l'année 1830 il s'était converti au Saint-Simonisme, dont il était devenu un apôtre fervent. On sait que cette école de pensée, brillante expression du socialisme « utopique », prônait entre autres réformes l'émancipation et la réhabilitation du sexe féminin. La « famille » saint-simonienne, assez excentrique dans ses manifestations, fut pourchassée et dispersée par la police de Louis Philippe, et sa prédication interdite. Louis Reybaud, l'aîné de Charles, s'empressa de la tourner en ridicule dans son roman *Jérôme Paturot à la recherche d'une position sociale*, et ce parti-pris jeta un froid entre les deux frères. Charles devient gérant du *Constitutionnel* en 1833, puis rédacteur en chef en 1835. Ce journal avait connu un grand succès avant 1830. Il était alors dans l'opposition et Thiers y avait collaboré activement. Mais depuis les Trois Glorieuses, ayant en quelque sorte atteint le but que ses créateurs lui avaient assigné, à savoir le renversement des Bourbons, le *Constitutionnel* ne parvenait pas à trouver un second souffle. Charles songea-t-il à tirer parti du talent de Fanny pour attirer de nouveaux lecteurs ? Nous n'en savons rien, mais l'hypothèse est plausible. Emile de Girardin, fondateur de *La Presse* donnait l'exemple : il avait confié à son épouse Delphine, la rédacteur d'un feuilleton littéraire et mondain qu'elle signait Vicomte de Launay, et qui brillait d'un vif éclat. Si Charles a conçu un projet semblable, il n'a pas réussi à le réaliser, car on ne voit apparaître dans *Le Constitutionnel* aucune espèce d'article qui puisse être attribué à Fanny. Celle-ci de son côté, même sans participer à la rédaction, pouvait trouver utile d'élargir son audience et ses relations à tout le milieu des journalistes que son mari fréquentait.

A côté de ces relations intéressées, il est probable que Charles et Fanny, dépassant leurs passions juvéniles, ont évolué peu à peu vers un réel désir de réconciliation. En tous cas leurs retrouvailles ont été assez complètes pour qu'ils se décident à habiter de nouveau sous le même toit. A la fin des années 1830, ou au début des années 1840, ils se sont établis au 10, place Bréda, dans un quartier de Paris, alors en pleine rénovation (les lettres de Fanny indiquent cette adresse à un ami). Cette installation commune ne signifie sans doute pas que des relations intimes aient été renouées. Charles entretenait alors, semble-t-il, une liaison stable avec une certaine Denise, qu'il n'a plus quittée jusqu'à sa mort. A défaut d'amour et d'intimité, les deux époux retrouvaient en vivant ensemble une façade de respectabilité, une solidarité officielle dont ils ressentient l'un et l'autre le besoin. Pour Fanny, dont les séjours à Paris se faisaient plus fréquents et plus longs, un port d'attache confortable et paisible devenait indispensable. Le couple commença à recevoir. Ceux de leurs hôtes qui les connaissaient peu, et qui avaient vu surgir Fanny au côté de Charles, ont cru que ce dernier s'était marié avec une romancière après son entrée au *Constitutionnel*. A l'époque de leur réunion, Fanny

écrivait *Mézélie*, où l'on trouve cette remarque (relative aux époux d'Effanges, protagonistes du roman) : « Aucune intimité ne régnait dans ce ménage où l'on était heureux non l'un par l'autre, mais parce que la chaîne était si légère, les obligations réciproques si faciles, que personne ne les sentait peser ». Sagesse ou dérision ?

M^{me} Charles Reybaud était ainsi bien installée dans la carrière des lettres ; et désormais sa vie, toute simple, se confond avec cette carrière : elle consacre ses jours à écrire sans se soucier de rien d'autre, semble-t-il. Après *Ladvoat*, elle signe des contrats avec Dumont qui publie *Valdepeiras* en 1839, *Georges* en 1840, *Gabrielle et Lucie* en 1842, *Le moine de Chaalis* en 1843, *Mademoiselle de Chazeuil* en 1844, et *Rose*, également en 1844.

Un mot sur *Valdepeiras* où s'affirment quelques tendances nouvelles. C'est un recueil composé à la manière du *Décameron* de Boccace : six personnes, réunies dans un jardin provençal proche d'Arles, décident que chacun, chacune, racontera une histoire. En fait, comme dans *Espagnoles et Françaises*, on voit alterner des contes issus de la tradition provençale, et des anecdotes empruntées à des chroniques historiques. Deux récits, assez originaux, ont dû frapper les lecteurs. *Les épaves* inscrivent fortement les Antilles dans l'œuvre de Fanny avec une précision documentaire remarquable. « Une épave, nous dit l'auteur, est un nègre ou un mulâtre qui n'appartient à personne et qui n'a pourtant aucun titre de liberté. Le gouvernement s'en saisit et le vend à son profit ». La question de la traite, celle de l'esclavage agitaient la conscience occidentale depuis l'âge des lumières ; durant les années 1830 s'étaient multipliés les traités et accords internationaux visant à les réprimer pour les faire disparaître. Les Marseillais, qui commerçaient avec les Antilles, s'intéressaient de près à l'évolution de la situation. A *Valdepeiras*, c'est Zoé, dame créole qui rapporte à ses amis la vie douloureuse du mulâtre Donatien, fils du comte de Rethel. La conteuse donne des explications détaillées sur la complexité du métissage, sur les châtiments infligés aux esclaves, sur de multiples aspects des mœurs antillaises, en accentuant la couleur locale par l'emploi d'un vocabulaire approprié : le tafia et le pain de cassave, l'escalin et la capresse, etc. Une autre nouvelle, intitulée *Une famille de parias*, évoque la vie difficile du bourreau Coquelin, qui promène sa guillotine à travers le département des Bouches-du-Rhône. Lui et les siens sont des exclus, repoussés de tous... Là encore Fanny fait écho à l'actualité : en 1832, en France, le nombre des bourreaux avait été réduit de moitié. Cette fascination devant les œuvres de mort, on la retrouve dans *Gabrielle*, longue nouvelle d'un recueil à peine postérieur : Fanny y met en scène deux êtres étranges et inquiétants, deux vieilles filles qui gagnent leur vie en lavant et en veillant les morts ; elles sont sœurs ; le public les a surnommés « les corbeaux ». Cette fonction féminine est bien connue des ethnologues : Yvette Verdier la décrit dans *Façons de dire, façons de faire* (Gallimard, 1979). Mais, à notre connaissance, aucun écrivain n'a jamais promu celles qui l'exerçaient au rang de personnage littéraire.

Sur les autres romans publiés par Dumont, puis par Michel Levy, puis

par A. Cadot, nous aurons l'occasion de revenir. Cette abondante production rendait Fanny de plus en plus populaire ; elle avait, comme on dit, rencontré le public. Quel public ? C'est difficile à dire. Probablement une majorité de femmes, avides d'évasion, ravies qu'on leur vende du rêve : des épouses meurtries et déçues, des femmes d'intérieur lassées d'une vie monotone, des jeunes filles désespérant de trouver un prince charmant... Mais voici qu'en 1840, Madame Charles Reybaud faisait son entrée à *La Revue des Deux Mondes* et accédait à un niveau supérieur de notoriété.

LA CARRIERE

Certains ont cru qu'elle devait cet honneur à son beau-frère Louis. En effet, celui-ci avait déjà écrit pour la *Revue* une série d'études publiées à partir de 1836, et qui parurent ensuite en deux volumes sous le titre *Etudes sur les réformateurs ou socialistes modernes*. Mais il n'est pour rien dans l'avènement de Fanny. Emile Montégut qui consacra plus tard (en 1861) un gros article à Madame Charles Reybaud, s'est informé auprès de François Buloz lui-même, fondateur et directeur de la *Revue des Deux Mondes* ; il a appris que Thiers était intervenu, mais si discrètement que l'intéressée elle-même n'en a rien su. Plusieurs fois ministre de l'intérieur entre 1832 et 1836, Thiers se trouvait alors en rapport avec tous les responsables de la presse parisienne. Toutefois *La Revue* lui parut d'abord hostile en raison des articles venimeux de Loeve-Weimar. Lorsque ce dernier eut été expédié en mission à Saint-Petersbourg, la situation se détendit. Thiers, premier ministre en février 1836, put nouer des relations courtoises avec Buloz, qui devint bientôt un de ses plus fidèles défenseurs. A propos de Fanny, il est permis de penser que Mignet sut rafraîchir la mémoire de Thiers, comme c'était souvent le cas lorsqu'il s'agissait des Aixois. Toujours est-il que Buloz s'intéressa aux productions de la romancière amie de Monsieur Thiers. Il commença par lui imposer un stage préalable à la *Revue de Paris* dont il était également directeur : ainsi faisait-il pour tous les écrivains dont il n'était pas sûr. Certains auteurs y sont restés cantonnés, et non des moindres : Charles Nodier, Henri Monnier, Castil-Blaze, la duchesse d'Abrantès, Leon Gozlan, Eugène Sue... C'était en quelque sorte un honneur que d'en sortir pour aller à la *Revue des Deux Mondes*.

Dans la *Revue de Paris* les deux premières nouvelles de Fanny parurent en juillet 1836 : elles ont pour titre *Theobald* et *Les deux Perles*. Une douzaine d'autres ont suivi : pour la plupart, on les retrouve dans *Espagnoles et Françaises* ou dans des recueils postérieurs. Les réactions des lecteurs furent sans doute rassurantes puisque le 15 mai et le 1^{er} juin 1840, enfin, *La Revue des Deux Mondes* accueillait une longue nouvelle signée M^{me} Charles Reybaud : *Marie d'Enambuc ou la petite reine*, épisode dramatique de l'histoire des Antilles au XVII^e siècle. Jeune française noble et pauvre, Marie, à peine âgée de 15 ans, épouse M. d'Enambuc, lieutenant général du Roi aux Antilles ; elle lui donne bientôt un fils. A la Martinique, dans le vaste domaine des Mornes, ou au Fort Saint-Pierre, Marie devient une vraie souveraine, choyée

et aimée de tous. Mais le décès de son mari la laisse sans appui. Elle affronte une révolte des « petits blancs », qui veulent se soustraire à l'autorité royale et faire de l'île une république gouvernée par des magistrats élus. Le comte de Loinvilliers, qui veut s'emparer du pouvoir, s'appuie sur les rebelles pour contraindre Marie à l'épouser. Celle-ci, soutenue par un ancien soupirant, institue son beau-frère, M. de Vauderoque d'Enambuc, gouverneur de la Colonie pour sauvegarder les droits de son fils, qu'elle a envoyé en France. Elle-même réussit ensuite à s'embarquer, mais meurt pendant la traversée. Belle histoire, dramatique et pathétique à souhait. L'héroïne, jeune femme d'abord adulée, se révèle capable de secouer son indolence pour affronter avec courage des épreuves redoutables. Le luxe et la douceur de la vie créole, agréablement évoquée au début, font contraste avec les violences et les dangers qui suivent ; on voit même intervenir des Peaux rouges, sauvages redoutables, que la domestique Palida identifie la nuit à leur odeur. Le tout est pimenté d'amours passionnées et contrariées... Autant que les péripéties de l'intrigue, l'exotisme inhabituel du cadre a pu séduire Buloz.

En 1840, la *Revue des Deux Mondes*, sise quai Malaquais, restait modeste et familiale. Les auteurs n'y faisaient pas fortune. Arsène Houssaye reçut 185 F pour un article sur David Téniers, Ourliac 243 F pour un article sur Hubert Talbot. Par contre Alexandre Dumas fut payé 2.500 F pour *Albine*. Marie-Louise Pailleron qui donne ces précisions dans *François Buloz et ses amis*, ne fait aucune allusion à M^{me} Charles Reybaud. Si la *Revue* ne procurait pas de gros revenus, elle plaçait les écrivains en vedette, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, et même aux États-Unis.

A partir de ses débuts en 1840 la collaboration de M^{me} Charles Reybaud devient régulière. Après *L'oblat* (avril, mai, juin 1842) et *Misé Brun* (1^{er}-15 septembre 1843) paraissent *Le Cadet de Colobrières* (novembre et décembre 1845, janvier 1846), *Félice* (15 octobre 1846) et *Clémentine* (1^{er} février, 1^{er} et 15 mars 1848). Il faut remarquer que George Sand quitte la *Revue* peu après l'entrée de Fanny. Elle y occupait depuis plusieurs années une place importante. Mais ses opinions tranchées, ses idées sociales plaisaient de moins en moins à Buloz qui lui demandait souvent des corrections et des coupures. La querelle s'aggrave à propos du roman *Horace*, dont Buloz affirmait qu'il déplairait aux abonnés et lui ferait, à lui directeur, « avaler le bouillon ». George, irritée, lui adresse de Nohant, le 15 septembre 1841, une lettre fort vive : « La revue est-elle libre ou ne l'est-elle pas ? A qui ai-je affaire ? A vous, à vos abonnés ou au gouvernement ?... Vous voulez que je parle de la bourgeoisie et que je ne dise pas qu'elle est bête et injuste ; de la société et que je ne la trouve pas absurde et impitoyable ; enfin que je ne me permette pas d'avoir un sentiment et une manière de voir sur les faits que je retrace et le milieu où j'établis ma scène (...) Car enfin je ne peux pas laisser marchander ma liberté et je la veux entière, ou mon congé (...) Je ne veux pas vous convertir à mes systèmes. Laissez-moi me damner sans les vôtres (...). » Elle refuse avec hauteur toute correction, proposant de renoncer à ses droits et de s'en aller, ce qu'elle fera finalement.

Il ne faut pas se hâter de conclure que Buloz saisit l'opportunité de remplacer une femme auteur par une autre femme auteur. Nous ne savons pas s'il tenait à publier des textes écrits par des femmes, si c'était à ses yeux un moyen d'attirer les lectrices, à côté des lecteurs. Par contre on peut affirmer que Fanny correspondait beaucoup mieux que George à l'éclectisme de la *Revue*, à l'orléanisme de ses abonnés. Elevée entre un grand-père ancien émigré et un père libéral, deux hommes qui s'entendaient bien, elle avait acquis très tôt, en politique, l'esprit de conciliation et de tolérance. Ses romans, nous le verrons, condamnent toujours les opinions extrêmes et le fanatisme ; ses héros principaux (qui sont souvent des femmes) essaient toujours de ramener la paix, d'assurer le triomphe des bons sentiments sur les oppositions dogmatiques.

Quant aux relations personnelles entre George Sand et Fanny Reybaud, il est bien peu probable qu'elles aient été aussi amicales et familières que le prétend Delanglade. Car, en dépit des apparences, déjà évoquées, ces deux femmes ne se ressemblaient pas et n'avaient sans doute pas grand-chose à se dire. On ne trouve d'ailleurs aucune trace de Fanny dans la *Correspondance*, si riche, de George, non plus que dans l'*Histoire de ma vie*. Elles s'en sont tenues certainement à des relations courtoises et superficielles, de caractère purement mondain.

Les ouvrages de Fanny qui paraissent dans la *Revue des Deux Mondes* diffèrent des autres de manière assez sensible. Remarquons d'abord que l'année les signe tous, et dès le début, de son nom d'épouse, alors qu'elle continue à signer « H. Arnaud (M^{me} Ch. Reybaud) » les romans publiés chez Dumont ou Levy. Est-ce là un désir de Charles ? La « Revue saumon » est prestigieuse : c'est un honneur que d'y voir briller son nom. Par l'intermédiaire de sa femme, Charles pouvait s'égalier à Louis... De la part de Fanny en tous cas, c'était un hommage rendu à l'institution matrimoniale, c'était peut-être aussi une restauration de l'ordre familial, qu'elle n'avait brisé qu'à regret.

D'autres caractères distinguent les textes accueillis par la *Revue* : ils sont dans l'ensemble d'un romanesque plutôt moins extravagant que les romans publiés en librairie. Ce sont des récits plus courts, mieux centrés sur un personnage, un groupe familial, un milieu déterminé ; l'étude des situations sociales et des réactions individuelles y est plus approfondie. Faut-il en déduire que Buloz a changé la manière initiale de M^{me} Charles Reybaud ? Ce serait assurément trop dire. Si, comme c'est plausible, il a donné quelques conseils, indiqué ses préférences, ce fut plutôt pour aider la jeune femme à privilégier certains éléments parmi les matériaux surabondants que lui fournissait sans relâche une imagination intarissable.

Ici, en effet deux évocations dominent : celle de la vie au couvent, et celle de l'ancienne Provence. Déjà le second texte, intitulé *L'Oblat* se déroule presque tout entier dans le monastère bénédictin de Chaalis (il a d'ailleurs paru en librairie, sous le titre *Le moine de Chaalis*). Ensuite trois récits ont été présentés sous le titre commun *Les anciens couvents de Paris* : ce sont *Clémentine*, *Félice* et *Le Cadet de Colobrières* (tous republiés en librairie

également). Chacun sait qu'à peu près au même moment, Victor Hugo, en train d'écrire *Les Misérables* consacrait lui aussi aux « Couvents de Paris » une place considérable. Le sujet fascinait. A une époque où la liberté individuelle était célébrée comme la conquête majeure de la Révolution, où le romantisme exaltait le moi, cette abolition de la personnalité dans l'ombre et la rigueur du cloître suscitait une inquiète curiosité. Fanny a l'habileté de reculer ses récits dans le passé : tous se déroulent au XVIII^e siècle. Ainsi le couvent apparaît pour ce qu'il était alors : la soupape de sûreté nécessaire au bon fonctionnement d'une société contrainte de mettre en marge et de réduire au silence une forte minorité d'innocents. Aucun de ses héros n'est animé d'une réelle vocation : c'est leur désespoir qu'ils viennent ensevelir. Estève, le moine de Chaalis est un « oblat » que sa mère a voué à la vie religieuse dès avant sa naissance pour racheter un double crime : son propre adultère, et l'assassinat de son amant par son mari. Clémentine a résisté aux ordres de son grand oncle le marquis de Farnoux qui voulait la marier à un cousin : chassée, déshéritée, elle ne voit pas d'autre issue que de retourner au couvent où elle avait été élevée. Sur *Félice* pèse inexorablement le scandale provoqué par son père qui, après avoir assassiné sa femme, a été roué vif à Toulouse. Quant aux quatorze enfants du baron de Colobrières, leurs parents, pauvres comme Job, n'ont pas les moyens de les établir et les expédient l'un après l'autre au monastère. Aucun de ces religieux ou religieuses forcés ne peut échapper à son destin. Ceux qui essaient (Estève, Félice) renoncent bientôt, brisés par la rudesse des relations sociales ou par les chagrins de la vie privée.

Fanny a le talent de faire sentir, mieux que Victor Hugo, le pouvoir rassurant, lénifiant de l'institution claustrale, refuge d'êtres faibles ou durement éprouvés. Elle donne vie à toute une population de personnages secondaires : supérieur ou supérieure, maître ou maîtresse des novices, vieux religieux, vieilles religieuses désabusés (tous et toutes pères ou mères de substitution), dont le rôle éducatif, l'influence sur les jeunes sont analysés avec une grande sensibilité. La mère Madeleine, du couvent des Annonciades, a la sagesse de préférer les « vocations passives » qui sont les plus sûres, aux « vocations actives », trop souvent dénoncées après quelques années. Elle est belle, prudente, sereine, pieuse...

La petite Félice est bientôt apprivoisée, lorsqu'elle découvre le vaste et beau jardin des Annonciades au fond duquel les sœurs ont construit « Bethléem », une merveilleuse crèche ; elle se lie d'amitié avec deux autres pensionnaires Angèle et Cécile de Chameroy, et ces fillettes sont parfaitement heureuses. Ce sont là assurément les souvenirs d'enfance de Fanny ; il y a peu d'enfants dans son œuvre : ce sont toujours des couventines, ses anciennes compagnes. Un jour Félice éprouve qu'un sang brûlant court dans ses veines. Elle a assez d'énergie pour fuir son couvent, assez de séduction pour commencer dans le monde une belle carrière ; mais elle ne peut rien contre des préjugés qui la stigmatisent, et elle rentre chez les Annonciades, où mère Madeleine l'attendait.

Toutefois le héros le plus attachant des *Anciens Couvents* c'est un jeune

homme, Estève, « l'oblat », fils adultérin d'Alexandrine de Tuzel (épouse du marquis de Blanquefort). Lui aussi est « saisi d'étonnement et d'admiration » en découvrant la magnifique abbaye bénédictine de Chaalis, qui était avant la Révolution l'un des plus beaux monuments religieux des environs de Paris : le grand cloître, véritable chef-d'œuvre architectural, où mille fleurs montent à l'assaut des pierres lui apparaît « comme un paradis terrestre ». L'église, ornée de chatoyants vitraux, l'éblouit. Dans les salles « une exquise propreté, un ordre minutieux », les rideaux blancs, les meubles luisants, une faible odeur d'encens donnent « un air de béatitude monacale ». Estève trouve dans le père Bruno, maître des novices, un véritable père, indulgent et familier, dont le rôle ambigu n'apparaîtra que peu à peu : « Cette fatale douceur était au fond plus cruelle qu'une rigueur inexorable ; elle empêchait les novices de sentir tout le poids de leurs devoirs ; ils ne reculaient pas dans cette voie facile, et ils arrivaient sans abattement, sans frayer au moment de l'éternel sacrifice ». Pourtant, parvenu à l'âge d'homme, Estève prend conscience de ce qui l'attend et s'épouvante ; un vieux religieux sceptique, Timothée, l'encourage à fuir, et un héritage opportun lui en donne les moyens. Bien accueilli à Paris par des relations de sa famille, il s'éprend d'une jeune femme qui ne peut l'aimer ; il retourne, abattu, à Chaalis, où il tombe gravement malade. La Révolution, en fermant les couvents, lui offre une seconde chance de liberté. Mais, horrifié par la Terreur, il s'en va jusqu'à Rome et finit par se réfugier au monastère de Notre-Dame des Gradi, où il achèvera ses jours. Ce récit est beau : on suit avec émotion le cheminement de cet être sensible, prématurément brisé, qui glisse peu à peu vers une sorte de léthargie morale bien éloignée de la sainteté...

Précisons toutefois qu'en situant ses récits au XVIII^e siècle, en repoussant le cloître dans un passé supposé révolu, Madame Reybaud commet une erreur de jugement, bien caractéristique de son milieu libéral. Nous savons à présent que les vocations religieuses, surtout féminines, ont été nombreuses au XIX^e siècle, et nullement forcées. Claude Langlois le montre bien dans *Le catholicisme au féminin* (Ed. du Cerf, 1985) : celles qui redoutaient le mariage et fuyaient la vie de famille étaient finalement beaucoup moins rares qu'on n'aurait cru...

Dans *Misé Brun*, pas de couvent : c'est la Provence du XVIII^e siècle qui vient au premier plan. Elle est aussi très présente dans *Clémentine* et dans le *Cadet de Colobrières* qui sont bien loin d'épuiser cette veine, la plus féconde de toute l'œuvre.

Il est presque impossible, faute de documents, de donner des précisions sur les relations mondaines et littéraires de M^{me} Reybaud au moment de sa plus grande notoriété, c'est-à-dire vers le milieu du siècle. Madame Ancelot la cite parmi les habitués de son propre salon (*Un salon de Paris 1824-1864*, Paris, Dentu, 1866), en compagnie de Chateaubriand, Jouffroy, Tourgueniev, Tocqueville, Beyle, Victor Considérant, le Comte Jules de Castellane, Madame Récamier, Anaïs Ségalas, le Prince et la Princesse Czartoriski. Une anecdote qui date de 1843 donne la mesure à la fois de la notoriété de Fanny et de sa réserve. Madame Ancelot rêvait de créer une Académie de dames

pour faire honte à l'Académie française qui excluait les femmes. Elle intéressa à son projet le comte de Castellane et ils établirent ensemble une liste de 40 noms. Quand on en fut à désigner une présidente, Madame Ancelot appela George Sand dont elle appréciait les sentiments démocratiques. Mais celle-ci refusa net. Par contre Delphine de Girardin se sentait un charisme spécial pour présider une académie, y nommer des duchesses et des marquises, et régenter la vie littéraire en milieu féminin. Madame Ancelot ne voulait à aucun prix de Delphine. Pour sortir de la crise, elle sollicita Madame Reybaud « dont les romans excellents sont aux mains de tout le monde ». Mais celle-ci « très timide », se déroba à de pareils honneurs. L'académie vit finalement le jour, mais sans les reines du monde des lettres ; elle réunit des écrivains de second ordre pour la plupart saint-simoniennes ou fourieristes. C'est d'ailleurs « Une vieille saint simonienne » qui rapporte cette histoire (dans le *Revue des revues* du 15 décembre 1899).

La crise de 1848 et la Seconde République suspendent pour quelques années, jusqu'en 1853, la collaboration de Fanny à la *Revue des Deux Mondes*. Il ne s'agit en aucune manière d'un refroidissement de ses relations avec Buloz ; mais les événements politiques imposaient sans doute à celui-ci des choix nouveaux. Le calme revenu, Fanny retrouve sa place, avec, en premier lieu, un récit, *La dernière bohémienne* (juin, juillet 1853) qui a la Bretagne pour cadre. Mais aussitôt après elle revient en Provence avec *Mademoiselle de Malepeire* (15 décembre 1854, 1^{er} janvier 1855) qui est un de ses ouvrages les plus réussis. Suivent, toujours dans la *Revue*, *Le Cabaret de Gaubert* (15 juillet, 1^{er} août 1857), et *L'Oncle César* (15 juin, 1^{er} juillet 1859), qui appartiennent aussi l'un et l'autre, à la veine provençale. Au-delà, on ne trouve d'elle dans la *Revue* qu'une nouvelle insignifiante : *Comment ma tante Isabelle resta fille ?* (15 octobre 1868).

Parallèlement, Fanny produisait toujours des romans publiés en librairie. Son travail à la *Revue* n'a pas été sans influence sur sa production : elle écrit moins d'histoires rocambolesques. Pourtant la mode persistait grâce au feuilleton (*Les mystères de Paris* datent de 1842) : c'est moins le public qui a changé que l'écrivain. Les intrigues qu'elle invente sont désormais plus serrées, plus cohérentes et ses personnages interviennent dans leur propre destin.

Parmi ces dernières œuvres trois méritent attention en raison de leur qualité, ou de la nouveauté relative du sujet. *Hélène* raconte les bouleversements d'un village provençal pendant la Révolution ; ce texte parut dans *Le National* en 1849, avant d'être publié en librairie. Avec *Faustine*, s'affirme le thème du bovarysme, qui était déjà présent dans *Misé Brun* et dans *Mézélie*.

Un troisième récit, *Sydonie* nous ramène aux Antilles. Les paysages et les mœurs des tropiques restaient à la mode depuis *Paul et Virginie* ; visiblement Fanny trouvait beaucoup de plaisir à s'évader en imagination vers ce monde exotique, pour elle inaccessible. Le roman se déroule dans l'île de Saint-Dominique, entre Saint-Marc et les Gonaïves, au cours de l'année 1791, qui fut fatale à la colonie. Sydonie a 17 ans. Issue d'une grande famille créole, elle n'a plus que son père qui l'adore et lui passe tous ses caprices. La chambre

de la jeune fille que Fanny décrit longuement, avec une complaisance évidente, offre une image délicieuse d'innocence juvénile à la mode créole, c'est-à-dire teintée d'opulence et de raffinement. Sous la verdure des sassafras et des limoniers sauvages, une idylle se noue avec un jeune comte qui arrive de France ; elle se poursuit au cours d'une promenade en barque sur la rivière Esterre, magnifiquement ombragée ; les promeneurs s'arrêtent dans un village de « hattiers » (paysans noirs), dont les « ajoupas », recouvertes de feuilles de lataniers, sont environnées de bananiers, de palmistes, d'orangers ; on leur offre le menu du flibustier : poisson, cabri boucané, tortue cuite dans sa carapace, arrosée d'orange aigre et de piment... On se croirait au jardin d'Eden avant la chute ! Là encore tout finit bien : durant la révolte des nègres, Sydonie est protégée par un ancien esclave qu'elle a libéré ; il la fait passer sur un bateau anglais, d'où elle pourra gagner la Jamaïque et épouser son bien-aimé...

C'est à regret que l'on revient à Paris.

Après 1860, l'inspiration de Fanny semble se tarir. Il est vrai que les nouvelles tendances littéraires, notamment le naturalisme, n'étaient guère assorties à son inspiration. D'ailleurs, le long article que lui consacre, à la fin de 1861, Emile Montégut est plein d'ambiguïté, et même assez rosse sous une apparente bienveillance : « romans de vacances » dit-il, qui n'ont d'autre but que d'amuser et d'émouvoir ; et l'auteur, modeste et patiente, ressemble à sa production... Cependant la fortune éditoriale de Fanny rebondit. En effet, Hachette qui fonde la Bibliothèque des chemins de fer, y publie plusieurs titres de M^{me} Charles Reybaud (au moins neuf), dont trois parus à la *Revue des Deux Mondes*. Quand on sait que George Sand, Michelet, Hugo et Zola ont paru aussi dans cette collection, on doit conclure qu'aucune déconsidération n'affectait alors la « littérature de gare ». A côté de ces rééditions massives, de nombreuses nouvelles ont été reprises dans divers périodiques : par exemple, la *Mode pratique* publie en 1907 le *Cadet de Colobrières*.

Les Reybaud ne se sont pas officiellement ralliés au Second Empire, mais ne l'ont pas boudé non plus. Charles avait gardé des relations avec ses amis saint-simoniens qui accèdent alors au pouvoir. En 1852, il devenait agent du Brésil à Paris. Selon l'*Encyclopédie des Bouches-du-Rhône*, il fut attaché au cabinet du ministre d'Etat avec mission de faire connaître le Brésil aux capitalistes et aux émigrants. Il donna au *Journal des Débats* plusieurs articles sur l'Amérique du Sud, puis il écrivit deux ouvrages : *Le Brésil* (1856) et *La colonisation du Brésil. Documents officiels* (1858). Cet effort lui valut la Légion d'honneur en 1861.

Mais en même temps, dans la mesure où Fanny demeurait fidèle à la *Revue des Deux Mondes*, laquelle s'en tenait à une opposition discrète mais ferme, elle gardait ses distances à l'égard du nouveau régime, et pouvait toujours recevoir ses anciens amis libéraux et orléanistes. On ne peut pas dire qu'elle ait jamais tenu un salon littéraire. Mais elle accueillait volontiers les écrivains et le personnel de la *Revue*, ainsi que les Provençaux de passage à Paris, entre autres Frédéric Mistral.

Car elle n'a jamais rompu ses liens avec sa Provence, partageant son temps entre Aix et Paris. Son père est mort en 1846, de façon si soudaine qu'elle n'a pas pu venir l'assister dans ses derniers moments. La municipalité a ouvert une souscription, en tête de laquelle on trouve les noms de Thiers et de Mignet ; la somme recueillie a permis l'élévation d'un monument au cimetière d'Aix. Fanny et son frère donnèrent au musée d'Aix la plupart des tableaux acquis par le bon docteur, et à la bibliothèque Méjanès un meuble offert par le roi Louis Philippe. Thérèse Roure disparut à son tour en 1850. C'est le frère de Fanny, Henry Arnaud (devenu percepteur à Marseille grâce à la protection de Thiers) qui hérita des immeubles de famille, et notamment du mas d'Antonelle. Fanny acheta alors l'hôtel Gabrielli, sis à Aix, place des Quatre-Dauphins : elle souhaitait garder un pied à terre dans la ville, mais aussi loger son fils Emile, devenu magistrat à la Cour d'Aix.

Charles Reybaud tomba subitement malade en 1864 à Ville-d'Avray et mourut peu après. Fanny prit alors l'habitude d'aller faire de fréquents séjours à Saint-Jean de Carras près de Nice. C'est là que la mort la surprit en novembre 1870. Sa disparition passa inaperçue : au lendemain de la défaite de Sedan, et de la chute du Second empire, les Français avaient d'autres soucis. Il est plus surprenant que sa famille n'ait pas mieux conservé son souvenir. Il est vrai que son fils Emile ne lui survécut que quatre ans. Rallié officiellement à l'Empire, il subit en 1871 les foudres des républicains : il fut nommé procureur à Bastia et dut quitter Aix ; comme cet exil lui paraissait insupportable pour lui-même et pour les siens (il était marié et père de deux enfants), il se fit mettre à la retraite ; mais il ne put surmonter ces humiliations et ces épreuves, et il mourut en 1874.

Tous les biens et tous les papiers de Fanny allèrent ensuite entre les mains de sa petite-fille, Marie Reybaud, qui se maria, dit-on, loin de la Provence, et dont nous n'avons pas retrouvé la trace. Un arrière-neveu de Fanny, Marcel Joannon, dit Marcel Provence, écrivain régionaliste assez illustre, à qui revint le mas d'Antonelle, essaya entre les deux guerres de reconstituer le bureau de la romancière ; mais après sa mort, la maison fut délaissée, puis vendue, et son contenu dispersé.

On n'aurait pas une idée exacte de la notoriété de Fanny Arnaud-Reybaud, si l'on négligeait son rayonnement hors de France. Le catalogue de la Bibliothèque du Congrès, à Washington, en donne un assez bon aperçu. Notons d'abord que toutes les publications de Fanny ont été aussitôt reproduites à Bruxelles par un éditeur belge, cela dès 1837 (*Les aventures d'un renégat*). Cet éditeur opère parfois des regroupements originaux (par exemple Florita et Thérèse sortent ensemble en 1840). Dans quelques cas, il a peut-être devancé les éditeurs français : ainsi il publie dès 1844 *Dona Mariana*, histoire héroïque et semble-t-il authentique d'une libérale espagnole exécutée pour conspiration à Grenade en 1831 (le manuscrit se trouve encore au musée Arbaud à Aix, curieusement dédié au docteur Trousseau).

Quelques livres de Fanny sont aussi publiés en français en Allemagne (notamment à Breslau), ainsi qu'aux États-Unis, dans la *Semaine littéraire*

du *Courrier des Etats-Unis* (*Misé Brun*, *Le Cabaret des Gaubert*, *Sydonie*, *Clémentine*, *La Dernière bohémienne*, *Les Deux Marguerites*, *Sans dot*, tous entre 1845 et 1855).

Mais les traductions sont aussi très nombreuses. Outre les deux romans parus en castillan par les soins de Ladvoat, *Mademoiselle de Chazeuil*, qui se déroule en partie à Cuba, fut traduit par un habitant de La Havane.

En Allemagne, diverses traductions ont été réalisées : à Breslau, Munich et Leipzig, principalement : en 1840 *Claude Stocq*, *Florita* et *Fabiana*, puis *Mézélie* ; en 1845 *M^{lle} de Chazeuil* et *Gaspard de Besse* (titre substitué à *Misé Brun*) ; en 1872 *L'avocat Loubet* et *M^{lle} de Malepeire*.

A Londres paraissent coup sur coup, en 1848, une traduction des *Deux Marguerites* et une traduction des *Anciens couvents de Paris*, curieusement associés avec la *Mare au diable* de George Sand. Les revues britanniques présentaient aussi quelques nouvelles. Aux Etats-Unis des titres traduits paraissent à partir de 1847 à Philadelphie, New York, Washington, Boston, Baltimore : *Le cadet de Colobrières*, *Sans dot*, *La dernière bohémienne*, *Les anciens couvents de Paris*, *Hélène*. *Misé Brun* (qui devient *The Goldsmith's wife*), et *M^{lle} de Malepeire*.

La *North American Review* publie en 1859 (vol. 184) une étude intitulée : « Contemporary french literature ». Madame Reybaud y occupe une bonne place, juste après Michelet (dont *L'Amour* déplaît souverainement à l'auteur de l'article...). On apprend là que si cette dame a mis longtemps à construire sa réputation c'est parce qu'elle a eu le souci de ne jamais violer les règles de la décence ; elle est un des très rares auteurs français dont les ouvrages peuvent être mis entre toutes les mains, alors que Madame Sand s'est d'abord fait connaître par le scandale. L'auteur de l'article loue tout particulièrement la féminité (« womanliness ») de l'écrivain, « a real gentlewoman ». Sa nature méridionale anime tout ce qu'elle écrit, et elle force le lecteur à tout voir à travers ses propres yeux ; mais en même temps elle sait rester une narratrice objective, ne pas se mettre à la place de ses héros. Un autre mérite bien apprécié de Madame Reybaud c'est qu'elle sait donner une réelle existence (« substantiality ») aux filles non mariées ce qui est tout à fait rare en France. Suit un résumé de *Faustine* et de *La dernière bohémienne*. Au fond ce qui semble avoir conquis cette américaine (cet américain ?), c'est que Fanny ait su rester, à bien des égards, une éternelle jeune fille, pudique, sensible, inquiète, mais non point passive devant la vie.

*
* *

Il reste à se demander ce qu'il y a de spécifiquement méridional dans l'œuvre de cette discrète provinciale. Sur une trentaine de romans, sept se passent entièrement en Provence, onze s'y déroulent en grande partie. La proportion est analogue parmi les nouvelles. Les autres lieux privilégiés, l'Espagne, les Antilles entretiennent avec la Provence quelques rapports évidents : ce sont aussi des pays du Sud, chauds et ensoleillés, et ils se situent dans la mouvance du commerce marseillais.

Peut-on pour autant définir Fanny comme une romancière régionaliste ? ou régionale ?

Régionaliste elle ne l'est pas, surtout si l'on donne à ce terme un sens militant. Le romantisme a mis l'accent sur l'identité des peuples, il a attiré l'attention sur la variété des langages, des croyances, des cultures. Bien avant les félibres, toute une pléiade de chercheurs s'étaient intéressés aux particularités de la Provence : ainsi François Raynouard (1761-1836) avait recueilli un *Choix de poésies originales des troubadours* ; Claude Fauriel avait publié une *Histoire de la poésie provençale* ; plusieurs Histoires de la Provence avaient vu le jour, dont une écrite par Etienne Rouchon-Guigues, excellent ami de Mignet. On pourrait citer bien d'autres noms. Fanny reste étrangère à ce mouvement, même si elle a lu certains de ces ouvrages. Il faut bien comprendre qu'elle n'a pas à proprement parler *choisi* la Provence comme cadre de ses récits : c'était le seul décor qu'elle connût au moment où elle a commencé à écrire. Ensuite elle s'y est tenue parce qu'elle a constaté que les lecteurs étaient séduits. La Provence, en cette première moitié du XIX^e siècle, n'était pas encore un lieu de villégiature à la mode ; elle avait plutôt mauvaise réputation ; les Parisiens redoutaient son soleil brûlant, son mistral déchaîné, ses rocaïlles arides, et ils regardaient comme des sauvages ses paysans qui ne parlaient même pas français. Les villes même, presque toutes appauvries (sauf Marseille) manquaient de prestige. Fanny réussit, sans préméditation, semble-t-il, à donner comme une saveur exotique aux gens et aux choses de sa petite patrie. Cela suffit-il à la consacrer écrivain « régional » ? Il faut sans doute nuancer. Elle sait mettre en valeur les sites originaux, évoquer avec talent des moments particuliers d'une histoire locale longtemps distincte de celle de la France. Peut-être est-elle moins habile à ressusciter une sensibilité collective, des comportements spécifiques, qui pourraient caractériser les habitants de la Provence. Et pourtant sa façon de les décrire apporte sans doute quelque chose de nouveau dans la littérature française.

Pour ce qui est des paysages, l'art avec lequel elle les dessine constitue un élément essentiel de son talent : quand elle a posé le décor, on a toujours envie de savoir qui vit là et comment. Si la mer et les calanques ne sont pas absentes de son œuvre, (*Pierre, Deux à deux, Lena*), elle préfère visiblement l'intérieur des terres où elle privilégie deux sortes de lieux typiques : tantôt les rochers escarpés que couronne un vieux château (la Roche-Farnoux dans *Clémentine*, le Rocabert dans *Helène*), tantôt les vallons abrités, verdoyants, bien cultivés où la campagne provençale, idéalisée en son printemps, s'épanouit comme une sorte de paradis terrestre. Il est évident que Fanny aime son terroir, toute sa sensibilité vibre quand elle en parle, elle communique aisément sa jubilation.

Quant à l'histoire, Fanny l'utilise de deux manières bien différentes. Première manière : dans le passé lointain, elle choisit les époques troublées qui permettent le déroulement d'intrigues compliquées et d'actions à suspense ; la référence à l'histoire sert alors « l'effet de réel » comme on dit en littérature. Par exemple, l'intrigue du *Château de Saint-Germain*, évoquée ci-dessus.

De même la chronique d'Avignon au temps des papes donne une trame solide à *Elys du Sault*, ou bien au *Bal du vice-légit*. Autre manière de se servir du passé : idéaliser les situations et les personnages. Dans cette perspective l'époque favorite de Fanny c'est le XVIII^e siècle, tout beau, tout proche. Là elle exprime, dans des idylles qui semblent inspirées de Watteau, son goût de la vie paisible, du bonheur champêtre, des amours juvéniles au milieu des fleurs (*Hélène*, *Le cadet de Colobrières*). Féeries fragiles que vient saccager la tempête révolutionnaire.

La Révolution a revêtu en Provence des caractères originaux, que les historiens contemporains ont bien dégagés. On ne peut pas dire que M^{me} Charles Reybaud sache les révéler. Dans plusieurs de ses romans la Révolution sert surtout à dénouer des situations, à renverser le destin : le plus souvent, des amoureux sont séparés par les conflits politiques qui opposent leurs parents ; ou bien au contraire, la crise abolit les préjugés et les conventions sociales qui faisaient obstacle à leur union. Un seul récit, *Hélène*, essaie d'aller plus loin. Les malheurs de Mademoiselle de Blanquefort sont liés à la révolte fédéraliste qui désole une petite ville du Vaucluse. Son amoureux, Marcellin Montarieux, a choisi le parti de la République, alors que son père, aristocrate pauvre mais plein d'orgueil, se voue à la contre-révolution. Il est assez étrange (mais non pas tout à fait invraisemblable) que Marcellin Montarieux et son père qui sont de riches bourgeois, propriétaires et négociants, rallient le parti montagnard par pure ambition, par goût du pouvoir, et deviennent même de farouches robespierristes. A la tête du parti opposé (les fédéralistes), on trouve un religieux fanatique, le Père Massiot, ancien feuillant, passionnément « réfractaire », plein de violence et de cruauté, qui ne craint pas de porter les armes ni de tuer froidement ses ennemis désarmés. Une telle figure paraît plus arbitraire ; l'histoire locale n'en propose, à notre connaissance, aucun modèle. Le Père Massiot, avec l'aide du comte de Blanquefort, a mobilisé les paysans. Mais lorsque l'un de ceux-ci, Tistet, vient raconter à Hélène les affrontements qui ont eu lieu, on constate qu'il ne sait pas du tout pourquoi il se bat ; il tue aveuglément par simple soumission à ses maîtres traditionnels. L'ignorance de l'auteur est ici sans excuse : parmi les libéraux de son entourage, on comprenait les intérêts en jeu ; il suffit de lire Mignet pour s'en convaincre.

Fanny est mieux inspirée quand elle se borne à transcrire, de sa plume sobre et ferme, des anecdotes issues de la tradition. Par exemple dans la nouvelle intitulée *Les Lambert (Espagnoles et Françaises)*. Ce sont trois paysans, Maître Tiste et ses deux fils, Flourian et Gigé, gravement lésés dans leurs intérêts et leur fierté par le seigneur du lieu, qui est revenu d'émigration plein de ressentiment, et qui prétend rétablir intégralement ses anciens privilèges : notamment il veut jouir seul de son droit de chasse et traque, sans pitié les braconniers. Or les Lambert qui sont très pauvres tirent de la chasse une part essentielle de leur revenu ; ils essaient de parlementer avec le baron, puis avec la baronne, mais se voient repoussés avec mépris. Ils condamnent alors leur seigneur à mort et vont ensemble l'exécuter au coin d'un bois. Ces

sortes de conflits ont été fréquents au lendemain de la Révolution, en Provence et ailleurs.

Fanny met aussi en valeur d'anciennes coutumes. Dans *L'avocat Loubet*, nous assistons à la célébration de la Saint Jean, fête barbare, au cours de laquelle les jeunes hommes d'Aix se battent toute la nuit. A Malepeire, les festivités de la Saint Lazare (saint patron du village) sont organisées par l'abbat, chef élu de la société de jeunesse qui rassemble les hommes encore non mariés. L'histoire de *Misé Brun* commence à Aix pendant la belle procession de la Fête-Dieu. Ajoutons que Bruno, le mari de Misé Brun, orfèvre de son état, appartient à la confrérie des pénitents bleus², qui se donne pour tâche d'inhumier les défunts, plus spécialement les condamnés à mort ; il est fier de sa fonction et il en arbore volontiers les insignes : sa cagoule, son chapelet. Fanny sent bien l'intérêt du folklore, mais elle ne le recueille pas avec autant de sympathie et d'attention que George Sand (dans *La Mare au Diable*, dans les *Maîtres sonneurs*)...

Qu'en est-il de sa conscience sociologique ?

Elle ignore à peu près les paysans, qui pourtant étaient assez nombreux dans la ville d'Aix. A part les Lambert, ceux qu'elle met en scène (dans *Deux à deux*, dans *Malepeire*) apparaissent comme des rustres, dont le langage est quasi inintelligible, même lorsqu'ils croient parler français. D'une manière générale, elle n'accorde qu'une attention tout à fait réduite aux couches inférieures de la population. Il y a de nombreux domestiques parmi ses personnages secondaires, mais ils sont tous dessinés sur le même modèle, c'est-à-dire fortement idéalisés : dévoués, discrets (en dépit d'une apparente familiarité), compétents, irréprochables, et du coup presque invisibles ; ils ne comptent pas. On peut en dire autant de la plupart des prêtres (à l'exception du Père Massiot) : ils sont doux, pieux, sans importance.

Les milieux les mieux représentés sont la moyenne et petite noblesse, la moyenne et petite bourgeoisie, saisies dans le cadre du XVIII^e siècle, à quelques exceptions près. On peut regretter que l'auteur dédaigne de nous éclairer sur les fondements économiques de leur puissance, ou de leur impuissance. En effet les origines de la fortune, ou de la pauvreté des héros, ne sont jamais clairement indiquées. Le marquis de Farnoux (*Clémentine*) ou César Fauberton (*L'oncle César*) sont puissamment riches et vivent dans l'opulence, mais nous ne savons rien sur leurs revenus, ni sur la manière dont ils les gèrent et les perçoivent. A l'opposé nous ignorons comment les sires de Barbejas (*le Cabaret de Gaubert*) ou les barons de Colobrières ont perdu leurs ressources et se trouvent réduits à une parcimonie proche de la détresse. Nous ne comprenons pas davantage pourquoi Bruno Brun, orfèvre à Aix, fait si mal ses affaires.

Par contre, les lieux de vie, toujours décrits de façon précise et concrète, en disent long sur les habitudes et les sentiments de ceux qui les hantent. Plusieurs romans nous introduisent dans de petites villes balzacienes, pour

2. Voir Maurice Agulhon, *Pénitents et francs-maçons de l'ancienne Provence*, Paris, 1968.

lesquelles Aix a pu servir de modèle. Trois sont particulièrement bien évoquées : celle où se rencontrent, pour le meilleur et le pire, les Blanquefort et les Montarieux (*Hélène*) ; celle que l'*Oncle César* écrase de sa richesse ; celle où languit *Faustine* soumise aux cancanes des vieilles femmes oisives. L'intérieur des demeures est toujours minutieusement dessiné. Parmi les plus riches, citons le château de la Roche-Farnoux, rénové par le marquis avec magnificence (*Clémentine*), ou la superbe maison bourgeoise de l'*Oncle César*. Elles n'abritent en fait, autour d'un maître tout puissant, que des « héritiers » qui languissent dans la dépendance et l'oisiveté. L'étonnante longévité du marquis rend peu à peu dérisoire la longue attente de ses nièces, petites-nièces, arrières-petites-nièces et petit-neveu. La misanthropie malade de l'oncle César maintient sa famille dans une cruelle incertitude. Telle est la servitude des jeunes à une époque où le patrimoine est encore la principale source de richesse ; c'est vrai en Provence plus encore qu'ailleurs. Le temps passe lentement dans ces riches demeures où chacun se soumet aux volontés d'un seul. Les repas sont des moments solennels qui rassemblent toute la famille. Ensuite on joue aux cartes ou à d'autres jeux de société, on fait un peu de musique, on lit. Une occupation curieuse assez répandue, c'est la « parfilure », qui consiste à faire une sorte de charpie à partir de beaux tissus usagés ; tous s'y appliquent. Par beau temps, on se promène, à pied ou à cheval, jamais bien loin. Plusieurs fois par an on donne un grand dîner avec bal, et l'on en parle ensuite pendant des mois.

Cette possibilité d'offrir un grand dîner était, si l'on en croit Fanny, une sorte de critère sélectif : tant qu'on en avait les moyens, on restait au sommet de l'échelle sociale, sinon on risquait de déchoir. Aussi le Sire de Barbejas qui ne possédait plus que quelques pâturages sur le versant des Alpes et une maison à Aix, se privait-il de tout, les jours ordinaires, pour rester en mesure d'offrir chaque année un fastueux dîner de vingt-deux couverts, où assistait la fine fleur de la noblesse de robe et d'épée et où s'engloutissait presque tout son revenu. Ces jours-là, on tirait des armoires la vieille argenterie, passée à l'état de reliques, le linge damassé, et la belle faïence aux armes de Barbejas. « Pendant le festin, les petites gens s'arrêtaient dans la rue, le nez en l'air, en regardant les croisées resplendissantes, et le lendemain on disait dans toute la ville : « Quelle profusion chez ces Barbejas ! Il y avait quatorze entrées de chair et de poisson ! et le rôti, et les salades, et les entremets, et le fruit, tout à l'avenant... ». Mais le reste de l'année le vieux gentilhomme et son fils se contentaient pour dîner d'une soupe à l'huile et d'une salade de légumes. Ils passaient d'ailleurs neuf mois sur leurs pâturages et ne figuraient dans le monde que durant les trois mois d'hiver.

Un autre critère de sélection sociale, c'est le vêtement. Les jours où il allait en visite, « M. de Barbejas portait majestueusement une immense perroule, dont la frisure étagée descendait sur ses épaules, et un justaucorps de velours de Gênes, garni de boutons d'orfèvrerie. Son fils était aussi fort galamment ajusté, avec sa veste chamarrée, son habit bleu clair rehaussé d'une broderie d'argent et sa cravate lâche à la Steinkerque. Ceux qui les voyaient

arriver ainsi, pimpans, le rubis au doigt et le chapeau empanaché sous le bras, ne se doutaient pas qu'ils venaient de souper avec une pomme et un verre d'eau ». Et plutôt que de faire réparer sa maison des champs, surnommé « la Ruine », ce seigneur famélique envisage d'acheter « deux paires de bas de soie, ou une demi-douzaine de gants de peau d'Espagne, ou un beau nœud d'épée, ou autre chose enfin dont on se fasse honneur ». Pour lui tout est dans les apparences.

En dessinant un pareil portrait de la noblesse aixoise, la romancière commet un anachronisme. Car elle situe ses récits au XVIII^e siècle, c'est-à-dire à une époque où l'aristocratie provençale n'était pas encore appauvrie (à quelques rares exceptions près). Alors qu'après la Révolution nombreuses étaient les familles décimées et ruinées. Ce que décrit Fanny c'est ce qu'elle a vu autour de 1830, non pas la réalité du XVIII^e siècle. Est-ce par délicatesse, pour éviter toute identification, qu'elle repousse dans le passé ce qu'elle a sous les yeux ?

À côté de ces vieux hôtels sombres, en cours de délabrement, elle montre aussi des maisons plus modestes, dont la pauvreté a parfois quelque chose de sinistre : telle est la demeure de Misé Brun, par exemple. Aucune fenêtre sur rue, les pièces ne prennent jour que sur une cour étroite ; les murs sont nus, le mobilier réduit aux objets indispensables. Pendant que son mari travaille dans la boutique, Rose Brun file sa quenouille à longueur de journée sous l'austère surveillance de sa belle-sœur, Misé Marianne. Misé est le mot qu'on emploie chez ces petites gens pour désigner une femme mariée ; si on lui disait madame, Rose croirait que l'on se moque d'elle.

Ainsi donc, Fanny Reybaud montre, avec esprit et talent, certains aspects caractéristiques de la société provençale. Il est vrai pourtant que ces aspects restent partiels, limités ; il est encore plus vrai que ce n'est presque jamais le changement social qui sert de moteur aux intrigues romanesques, même quand la Révolution est au centre. L'action avance le plus souvent à grand renfort d'événements fortuits : morts subites, héritages imprévus ; elle n'est que rarement conduite par la volonté ou le désir des protagonistes. On peut s'en étonner, surtout si on observe que presque tous les titres sont des prénoms, ce qui semble mettre au premier plan l'individualité des héros. En fait, en cette première moitié du XIX^e siècle, presque tous les romanciers recourent aux prénoms-titres : le romantisme exalte le moi ; chaque lecteur, chaque lectrice se cherche et se construit au contact de personnalités imaginaires. Essayons de voir quels modèles proposaient ces romans à succès issus d'une plume méridionale, quels ressorts psychologiques ils mettaient en œuvre.

On n'y trouve guère de puissants caractères : les hommes sont sans projet, les femmes sans pouvoir. Serait-ce là un reflet de ce que vivaient alors les habitants de la Provence (à l'exception des Marseillais) ? Une lente décadence économique et culturelle affectait la région : les anciennes industries s'étiolaient, et les nouvelles, celles du fer et de l'acier, ne s'installaient pas dans le Midi ; les jeunes partaient presque tous vers Marseille ou Paris. Ceux qui restaient attendaient, végétaient, vieillissaient : les êtres de cette sorte sont

nombreux dans l'œuvre de Fanny.

Passons rapidement sur les hommes. Ils se classent, grosso modo, en deux catégories : les despotes immobiles et les amoureux transis. Les premiers, tels le marquis de Farnoux, ou César Fauberton, jouissent de leurs biens, en égoïstes, vivant au jour le jour sans souci d'autrui. Les amoureux sont souvent de jeunes hommes sans ressources, incapables de prendre en main leur propre destin, ou bien paralysés par des obstacles insurmontables. Il y a bien, parmi les personnages secondaires des maris infidèles ou jaloux, des coureurs de dot, des gentilhommes généreux, mais ils jouent rarement un rôle décisif.

Les femmes sont plus intéressantes. On peut, elles aussi, les séparer en deux catégories : les passives et les actives. Les jeunes filles sont en majorité passives. Leur éducation doit les conformer à un modèle strict, les habituer à se contraindre, à abolir ou du moins à masquer leur personnalité. Toutes sont « parfaitement belles », douces, réservées, sensibles, dévouées, prêtes à servir l'homme qui sera leur mari, sans contrôler ses actes, sans l'importuner de conseils. Le roman *Deux à deux* est édifiant : Solange la seule jeune fille qui échappe à ces disciplines (parce que n'ayant plus de mère, elle a été élevée trop librement) montre certes un caractère franc et vif (c'est une active), mais elle attire les catastrophes et finit par se suicider.

Il existe bien, dans l'œuvre de la sage Fanny, quelques filles fantasques qui construisent leur bonheur hors de toute règle. *Lazarilla*, jeune madrilène de milieu populaire que le prince de Villaviciosa a épousée en secret, s'échappe la nuit de son palais doré, déguisée en mendicante, pour courir les rues. Mimi, *La dernière bohémienne*, refuse la sécurité d'un beau mariage, et préfère aller danser et chanter sur les places. Ce ne sont là que des marginales, des gitanes restées à l'écart de la civilisation ; elles servent de repoussoir aux héroïnes de premier plan.

Celles-ci sont le plus souvent des êtres faibles, sans défense. Voici le portrait d'une riche bourgeoise, la mère de *Mézélie* : « Louise avait été orpheline au berceau, et elle resta au couvent jusqu'au jour de son mariage. Une éducation simple et religieuse seconda ses bonnes inclinations, et n'exagéra aucune de ses vertus. A dix-huit ans, elle était une pure et douce jeune fille, tranquille devant l'avenir, et confiante en Dieu qui garde ceux qui l'aiment. Sa piété n'allait pas jusqu'à la dévotion ; mais elle avait accepté, sans raisonner, des croyances en harmonie avec son âme tendre et paisible ». Cette innocente sera abandonnée, avec ses deux filles, par son mari, homme d'affaires actif et dissipé.

Et voici *Misé Brun*, un santon : « Elle pouvait avoir environ vingt ans ; mais, à la délicatesse de ses traits, à la finesse incomparable de son teint, on lui eût donné moins d'âge encore. Elle avait de grands yeux d'un bleu mourant et de longs sourcils noirs semblables à deux traits déliés et presque droits. Son ajustement était des plus simples : elle portait un déshabillé de cotonnade rayée, dont l'ample jupon était plissé sur les hanches ; un fichu de grosse mousseline couvrait modestement sa poitrine et laissait deviner pourtant le contour souple et gracieux de son corsage (...). Un petit bonnet, rattaché

autour de la tête par un ruban couleur de feu, cachait son chignon et descendait sur ses joues en plis raides et droits (...). Elle ne portait ni bagues, ni pendeloques, ni aucun autre bijou de prix ; seulement elle avait au cou une petite croix d'or, et à la ceinture une chaîne d'argent qui, suspendue à un large crochet, retombait jusqu'au bas de sa jupe et soutenait ses clefs et ses ciseaux. Ces modestes ornements étaient en quelque sorte les insignes de sa condition : l'un révélait la foi naïve de la jeune femme élevée dans de pieuses croyances ; l'autre, les habitudes vigilantes et laborieuses de l'humble ménagère (...). Elle avait un cœur naïf et tendre, une imagination puissante, l'instinct des nobles choses, l'aptitude aux délicates jouissances de l'esprit, et, par-dessus tout, des passions fougueuses et un besoin effréné d'émotions... Mais le sort semblait avoir garanti misé Brun contre ses propres penchants, en la faisant naître dans une condition obscure et en la renfermant dans le cercle étroit de la vie bourgeoise (...). L'air et le soleil avaient manqué à cette splendide fleur ». Entendons qu'elle n'a reçu aucune instruction et qu'elle a été donnée en mariage au fils de son tuteur, Bruno, pour lequel elle n'éprouve que de la répulsion (le chapelet de pénitent qu'il porte toujours sur lui inspire une sorte d'horreur à la jeune femme). Le hasard la met en présence de Gaspard de Besse, sorte de bandit généreux qui lui sauve la vie. Elle s'éprend sans le savoir de cet homme à peine entrevu, et le roman raconte comment ce secret la dévore peu à peu. Ce personnage douloureux est l'une des créatures la plus émouvante de Fanny.

Les héroïnes provençales n'échappent pas au bovarysme (avant la lettre). Faustine, jeune aristocrate provinciale, dépourvue de dot, se résigne à épouser un commerçant qui l'adore mais qui n'est qu'un rustaud jaloux et soupçonneux ; trop fine pour la vie qu'il lui fait, elle dépérit auprès de lui. Mais le pauvre homme se fait tuer en allant combattre les insurgés sur les barricades, en juin 1848. La veuve désormais riche peut se remarier avec le jeune aristocrate qu'elle aime.

Passif chez Rose Brun et chez Faustine, le bovarysme devient actif chez M^{me} Valanger (*Mézélie*) : « Léonide était près de la cheminée, ses yeux distraits restaient fixés sur la pendule. Cette image du temps qui s'écoulait pour elle rapide et monotone, qui emportait ses belles années sans qu'elle les sentit passer, l'attristait profondément. Son esprit errait en dehors de ce qui l'environnait ; elle rêvait éveillée, elle rêvait le bal, l'éclat d'une fête, les regards, les paroles qui enivrent et qu'elle ne connaissait pas ; elle rêvait l'amour d'un homme qui n'eût pas ressemblé à son mari. Cette femme irréprochable devant le monde avait depuis longtemps cessé d'être pure ». Elle finit par s'enfuir avec le mari de Louise d'Effanges.

Léonide Valanger est un personnage secondaire. Et il est remarquable que d'une manière générale, Fanny cantonne les femmes volontaires et agissantes dans les rôles de second plan. Ainsi dans les familles qu'elle met en scène, il y a souvent une sorte de duègne qui gouverne la maisonnée, personnage ambivalent qui entend faire le bonheur des autres à sa façon. Chez les Brun, c'est Misé Marianne, sœur de Bruno : elle espionne Rose, lui

amène un confesseur, limite ses sorties. Dans *l'Oncle César*, la jeune première, Camille Signoret, est pourvue d'une marraine, tante Dorothée, qui d'une part se dévoue pour lui confectionner une superbe robe de bal, mais d'autre part l'empêche de communiquer avec son amoureux. A la Roche-Farnoux, la douce *Clémentine* se laisse gouverner par sa cousine, M^{lle} de Saint Elphège, etc.

Pourtant, si fragiles, si effacées qu'elles soient, les jeunes filles et les jeunes femmes ne sont pas toujours dépourvues de désir et de volonté. C'est le cas, précisément, de *Clémentine* qui ose braver son tout puissant grand-oncle et refuser le mari qu'on veut lui imposer ; les tourments qu'elle endure, avant et après ce refus, constituent l'essentiel du roman. De son côté, *Mézélie* s'éprend d'un riche planteur cubain ; le sentiment est réciproque, mais l'homme est (mal) marié ; la jeune fille trouve le courage de fuir avec sœur, de se cacher à Paris, et de gagner obscurément son pain... jusqu'à ce qu'un *happy end* intervienne. Et que dire de M^{lle} de Chazeuil ? Partie aux Antilles pour retrouver les traces de sa défunte mère, elle découvre avec stupeur que son grand-père est un mulâtre, d'ailleurs fort digne d'estime et d'affection ; elle renonce, elle aussi, à l'homme qu'elle aime, et s'installe de bon cœur dans sa famille métisse (là aussi se produit l'inévitable *happy end*).

Mais l'héroïne la plus remarquable que Fanny ait créée, se nomme *Mademoiselle de Malepeire*. Ce roman retrace l'histoire d'une fille noble qui, à la veille de la Révolution, décide d'épouser un paysan, parce qu'elle veut abolir les privilèges et promouvoir l'égalité ; elle rompt allègrement avec ses parents. Le garçon se révèle paresseux et brutal, il la maltraite. Incapable de supporter l'humiliation, elle le tue. Jugée à Aix et jetée en prison, elle est libérée plus tôt que prévue par l'effet des troubles révolutionnaires et se loue comme domestique. Ici pas de *happy end* : la servante Marion meurt sans avoir parlé et son secret n'est découvert qu'après sa disparition. Cette tragédie est remarquablement racontée : trois témoins successifs rapportent chacun une partie de l'histoire, et le puzzle se compose peu à peu sous les yeux du lecteur. Jamais sans doute Fanny n'a aussi bien dominé l'art du conte. Si une de ses œuvres approche de la perfection technique, c'est celle-là.

Cette figure de fille intelligente, fière, indépendante jusqu'à l'imprudence, n'est pas sans rappeler Mathilde de La Mole (dans *le Rouge et le Noir* de Stendhal). Mais l'approche est toute différente. Racontée par plusieurs narrateurs l'histoire est en somme renvoyée à la tradition orale, comme si l'auteur se déclarait incapable d'imaginer un sujet pareil. L'héroïne, toujours vue de l'extérieur par trois hommes bouleversés, n'est jamais saisie dans l'intimité de son cœur et de sa pensée. Pourtant les composantes de sa personnalité, les raisons de sa conduite sont rendues perceptibles. Il y eut d'abord, durant la petite enfance, un terrible traumatisme : gravement malade, la fillette a été tenue pour morte ; alors qu'on la transportait dans un cercueil ouvert, elle s'est soudain levée, épouvantant son entourage. Il y eut ensuite la passion de la lecture qui lui fit dévorer indistinctement toute la bibliothèque paternelle. Il y eut également une forte opposition à la mère : la baronne est une mondaine futile et hautaine ; elle méprise les paysans, qu'elle trouve malodo-

rants, qu'elle feint de ne pas comprendre même lorsqu'ils parlent en français ; elle a aboli une très ancienne coutume selon laquelle la châtelaine ouvrait le bal de la Saint-Lazare (fête votive) avec l'abbat de la jeunesse. Sa fille s'est empressée de rétablir cet usage et de danser avec l'abbat. Or ce jeune homme, nommé Pinatel, est un grand gaillard, dont la beauté rustique ne laisse personne indifférent. Mademoiselle de Malepeire en fait son amant, et le déclare à sa famille pour rendre le mariage inéluctable. Son père la chasse. Dans la suite, les réactions des villageois face à cette femme déclassée, l'attitude de la mère Pinatel à l'égard d'une bru qui ne lui inspire que de la méfiance, sont finement analysées. Et de même, le sursaut d'orgueil de Mademoiselle de Malepeire, le désespoir violent qui la conduit au crime, sont bien dans la logique de ce caractère entier.

Pour en revenir à la question de savoir si M^{me} Reybaud est un écrivain régional, on doit se demander ce qu'il y a de typiquement provençal dans un tel conte. La réponse est claire : l'environnement géographique, le folklore villageois, et rien d'autre ; car on ne peut pas dire que les protagonistes adoptent des comportements ou expriment une sensibilité qui les désigneraient comme provençaux. Telles sont en effet presque toujours les limites de Fanny Reybaud écrivain régional : sa province lui fournit surtout ce qu'on appelle la couleur locale.

Et cependant il y a le style : cette manière vive et nette de parler des gens et des choses ; parfois cette ironie tendre qui annonce Alphonse Daudet et Paul Arène. Choisis parmi bien d'autres, voici les premières lignes du *Cabaret de Gaubert* : « Il y avait autrefois en Provence une famille dont les prétentions nobiliaires n'étaient pas médiocres : elle se vantait de descendre en ligne directe de celui des rois mages qui se prosterna le premier devant la crèche de Bethléem. Bien des gens traitaient cette origine de fabuleuse ; ils soutenaient que la noblesse des Barbejas ne remontait pas au temps d'Hérode, et que leurs parchemins ne dataient guère que de sept ou huit siècles. Quoi qu'il en soit, les Barbejas portaient fièrement sur leur écusson l'étoile d'or en champ d'azur, et ne manquaient pas de donner à leurs aînés le nom du roi Gaspard, qu'ils considéraient comme le premier de leur race ». Leur gentilhommière, située au flanc des Alpes et surnommée la Ruine, avait sa légende : « ... chaque année, le jour des Rois, on voyait l'étoile des mages se lever au-dessus de la Ruine en jetant des clartés pâles, puis disparaître rapidement, comme si elle s'abimait dans les profondeurs de la tour ».

En vérité, on pourrait multiplier les citations de cette veine. Est-ce donc faire trop d'honneur à Fanny que de la considérer comme l'inventeur d'un nouveau genre littéraire, mineur certes, mais promis à un bel épanouissement : le conte provençal en langue française ?

Yvonne KNIBIEHLER